

Lewis Carroll

Les aventures d'Alice  
au pays des merveilles

Traduit par Jean-Jacques Greif.

## 1 Dans le Terrier du Lapin

Alice n'en peut plus d'être assise à côté de sa sœur au bord de l'eau et de n'avoir rien à faire. Elle a jeté un ou deux coups d'œil au livre que lit sa sœur, mais il n'a ni images ni dialogues. « À quoi ça sert », pense Alice, « un livre sans images et sans dialogues ? »

Elle est donc en train de se demander (tant bien que mal, car la chaleur la rend somnolente et stupide) si cela vaudrait la peine de se lever et de cueillir des pâquerettes pour en faire une guirlande, quand soudain un Lapin Blanc avec des yeux roses passe en courant tout près d'elle.

Cela n'a rien de *très* remarquable. Alice ne trouve pas non plus *trop* bizarre que le Lapin dise « Oh là là, oh là là, je vais être en retard ! » (peut-être devrait-elle s'en étonner, mais sur le moment cela lui semble normal). N'empêche, quand le Lapin *sort une montre de la poche de son gilet* et regarde l'heure, puis se met à courir de plus en plus vite, Alice bondit, car elle n'a jamais vu un Lapin avec une poche de gilet, ni une montre dans sa poche. Brûlant de curiosité, elle se précipite à sa poursuite et arrive juste à temps pour le voir plonger dans un grand terrier de lapin sous une haie.

Aussitôt Alice s'élançait après lui, sans même penser à la manière dont elle pourra ressortir.

Le terrier avance tout droit comme un tunnel pendant un moment, puis se met brusquement à descendre, si brusquement qu'Alice ne peut pas s'arrêter et se retrouve à tomber dans ce qui ressemble à un puits très profond.

Soit le puits est très profond, soit elle tombe très lentement, car elle a tout le temps de regarder autour d'elle en descendant, et de se demander ce qui va se passer ensuite. Elle essaie d'abord de regarder en bas, pour discerner où elle va, mais elle ne voit que du noir. Elle regarde alors les parois du puits et elle remarque des tas de placards et d'étagères, et ici et là des cartes et des images suspendues à des crochets. Elle prend un pot sur une étagère en passant. Il porte une étiquette « CONFITURE D'ORANGES », mais elle est déçue de voir qu'il est vide. Comme elle ne veut pas le laisser tomber, de peur de tuer quelqu'un en-dessous, elle le rentre dans un des placards en passant.

## Alice au Pays des Merveilles

« Bon ! » se dit Alice. « Après une telle chute, ça ne me fera rien de tomber dans l'escalier ! Ils me trouveront tous drôlement courageuse à la maison ! Tiens, je ne me vanterais même pas si je tombais du toit ! » (Ce qui est sans doute juste.)

En bas, en bas, en bas. Cette chute ne va donc *jamais* finir ? « Je me demande à combien de kilomètres je suis déjà tombée », dit-elle tout haut. « Je dois arriver près du centre de la terre. Voyons, ça ferait six mille cinq cents kilomètres de profondeur, je pense... » (car voyez-vous, Alice a appris des tas de choses de ce genre à l'école, et même si ce n'est pas le *meilleur* endroit pour s'en vanter, vu que personne n'est là pour l'écouter, cela lui donne au moins une occasion de réviser.) « Oui, c'est à peu près la bonne distance – mais je me demande à quelle Latitude et Longitude je suis arrivée. » (Alice aime bien ces grands mots, Latitude et Longitude, même si elle ne sait pas trop ce qu'ils veulent dire.)

Elle se remet à parler tout haut. « Je me demande si je vais traverser *toute* la terre ! Ça sera drôle de ressortir au milieu de gens qui marchent avec la tête en bas ! Les antipathiques, je crois... » (elle est plutôt contente que personne ne l'écoute, cette fois, car cela ne sonne pas du tout comme le bon mot) « ...mais je devrai leur demander comment s'appelle leur pays. Scusez, M'dame, c'est la Nouvelle Zélande ? Ou l'Australie ? » (et elle essaie de faire une révérence en parlant – imaginez donc que vous *faites une révérence* en dégringolant ! Vous croyez que vous y arriveriez ?) « Et elle me trouvera bien bête et ignorante de lui poser la question ! Non, ça ne va pas. Je verrai peut-être le nom du pays écrit quelque part. »

En bas, en bas, en bas. N'ayant rien d'autre à faire, Alice se remet à parler. « Dinah sera triste de ne pas me voir ce soir, c'est sûr. » (Dinah, c'est la chatte.) « J'espère qu'ils ne vont pas oublier sa soucoupe de lait. Dinah ma chérie ! J'aimerais que tu sois là avec moi ! Y'a pas de souris en l'air, je pense, mais tu pourrais attraper une chauve-souris, peut-être. Sauf que je ne sais pas si les chats mangent les chauve-souris. » Là, Alice commence à avoir sommeil, et elle se dit comme dans un rêve, « Les chats mangent des chauve-souris ? Les chats mangent des chauve-souris ? » et quelquefois « Les chauve-souris mangent des chats ? » car voyez-vous, puisqu'elle ne peut répondre ni à une question ni à l'autre, l'ordre dans lequel elle les met n'a pas d'importance. Elle sent qu'elle s'endort, et elle commence à rêver qu'elle marche main dans la main avec Dinah, et qu'elle lui demande très sérieusement, « Allez Dinah, dis-moi la vérité : t'as déjà mangé une

chauve-souris ? » quand soudain, boum ! boum ! elle tombe sur un tas de brindilles et de feuilles mortes et la chute est finie.

Alice ne s'est pas du tout fait mal, et elle se met debout en un clin d'œil. Elle regarde en l'air, mais il fait tout noir là-haut. Devant elle, il y a un long couloir, et elle aperçoit le Lapin Blanc qui s'enfuit à toute vitesse. Ce n'est pas le moment de lambiner : Alice file comme le vent et arrive juste à temps pour l'entendre dire, en tournant un coin, « Oh, par mes oreilles et mes moustaches, comme il se fait tard ! » Elle l'a presque rattrapé quand elle tourne le coin, mais le Lapin n'est plus là.

La voici dans une salle longue et basse, éclairée par une rangée de lampes accrochées au plafond. Il y a des portes tout autour de la salle, mais elles sont fermées. Après avoir longé un côté, puis l'autre, en essayant d'ouvrir toutes les portes, Alice marche tristement au milieu de la salle, en se demandant comment elle pourra jamais sortir de là.

Soudain, elle découvre une petite table en verre à trois pieds. Il n'y a rien dessus, sauf une minuscule clé dorée, et la première idée qui vient à Alice, c'est qu'elle pourrait ouvrir l'une des portes de la salle, mais hélas ! soit les serrures sont trop grandes, soit la clé est trop petite. Ah, mais quand elle fait un nouveau tour de la salle, elle découvre un rideau bas qu'elle n'avait pas remarqué avant, et derrière le rideau une petite porte, haute de quarante centimètres à peu près. Elle essaie d'introduire la petite clé dorée dans la serrure et, à sa grande joie, ça marche !

Alice ouvre la porte et voit un passage pas beaucoup plus grand qu'un trou de souris. Elle s'agenouille et aperçoit le plus beau jardin du monde. Comme elle aimerait sortir de cette salle sombre et se promener au milieu de ces parterres de fleurs multicolores et de ces fraîches fontaines ! Mais elle ne peut même pas passer sa tête dans la porte. « Et même si ma tête *pouvait* passer », pense la pauvre Alice, « elle ne me servirait à rien sans mes épaules. Oh, je voudrais pouvoir me replier comme une longue-vue ! Je crois que j'y parviendrais, si seulement je savais comment commencer. » Car voyez-vous, avec toutes les choses stupéfiantes qui se sont produites, Alice en vient à se dire que peu de choses sont vraiment impossibles.

Cela ne sert à rien de rester devant la petite porte, donc elle retourne à la table, en espérant à moitié y trouver une autre clé, ou au moins un livre donnant la méthode pour se replier comme une longue-vue. Cette fois, elle trouve une petite bouteille dessus (« qui n'y était pas tout à l'heure,

c'est sûr », se dit Alice), et attachée au goulot une étiquette avec les mots « BOIS-MOI » imprimés en belles lettres majuscules.

C'est bien beau de dire « Bois-moi », mais la sage petite Alice ne va pas se précipiter. « Non, je vais d'abord regarder si c'est marqué *poison* ou pas », dit-elle, car elle a lu des tas de petites histoires sur des enfants qui ont été brûlés, et dévorés par des bêtes sauvages et autres choses désagréables, parce qu'ils ne *voulaient* pas observer les règles simples qu'on leur avait enseignées : par exemple, qu'un tisonnier chauffé au rouge vous brûle si vous le tenez trop longtemps, et que si vous vous coupez le doigt *très* profond avec un couteau, ça saigne ; et elle n'a jamais oublié que si vous buvez trop d'une bouteille marquée « poison », il est presque certain que vous le regretterez tôt ou tard.

Cependant, cette bouteille n'est *pas* marquée « poison », donc Alice en boit une gorgée, et comme c'est très bon (une sorte de goût mélangé de tarte au cerises, de flan, d'ananas, de dinde rôtie, de caramel et de toast beurré), elle la boit vite tout entière.

\* \* \* \* \*

« Quelle sensation bizarre ! » dit Alice. « Je dois être en train de me replier comme une longuevue. »

C'est exactement ça : elle ne mesure plus que vingt-cinq centimètres de haut, et elle se réjouit d'avoir maintenant la bonne taille pour passer par la petite porte dans le joli jardin. Elle commence par attendre quelques minutes pour voir si elle ne va pas rétrécir encore plus. Elle se sent un peu inquiète, « car ça pourrait mal finir », se dit Alice. « Je pourrais disparaître complètement, comme une bougie. Je me demande à quoi je ressemblerais alors ? » Elle essaie d'imaginer à quoi ressemble la flamme d'une bougie quand on a éteint la bougie, car elle ne se rappelle pas avoir jamais vu une chose pareille.

Au bout d'un moment, voyant qu'il se passe plus rien, elle décide d'entrer tout de suite dans le jardin. Oh non, pauvre Alice ! En arrivant à la porte, elle découvre qu'elle a oublié la petite clé dorée, et quand elle retourne à la table pour la prendre, elle s'aperçoit qu'elle ne peut pas l'atteindre : elle la voit bien à travers le verre, et elle essaie de son mieux de grimper à l'un des pieds, mais ça glisse trop. Elle s'épuise à essayer, et à la fin la pauvre petite s'assoit et se met à sangloter.

« Bon, ça ne sert à rien de pleurer comme ça ! » se dit Alice assez vivement. « Faut que tu arrêtes tout de suite ! » Elle se donne en général de très bons conseils (même si elle ne les suit pas souvent), et quelquefois elle est si sévère avec elle-même que les larmes lui viennent aux yeux. Elle se souvient qu'une fois elle a essayé de se gifler parce qu'elle avait triché dans une partie de croquet qu'elle jouait contre elle-même, car cette étrange enfant aime bien faire semblant d'être deux personnes. « Mais ça ne sert à rien juste maintenant », pense la pauvre Alice, « de prétendre être deux personnes. C'est tout juste s'il reste assez de moi pour faire *une* personne convenable. »

Là, elle découvre une petite boîte en verre sous la table. Elle l'ouvre et y trouve un tout petit gâteau sur lequel les mots « MANGE-MOI » sont joliment écrits avec des groseilles. « J'ai qu'à le manger », dit Alice, « et s'il me fait grandir je pourrai attraper la clé, et s'il me fait rapetisser je pourrai me glisser sous la porte. Ça m'est égal si c'est l'un ou l'autre, car de toute façon j'entrerais dans le jardin ! »

Elle en mange un petit morceau, et elle se dit, très inquiète, « De quel côté ? De quel côté ? » Elle tient sa main sur le dessus de sa tête pour sentir si ça monte ou si ça descend, et elle est très étonnée de voir qu'elle reste pareille. Bien sûr, c'est ce qui se passe en général quand on mange du gâteau, mais Alice a tellement pris l'habitude de s'attendre à des choses extravagantes que la vie ordinaire lui paraît bien ennuyeuse et ridicule.

Alors elle continue, et avale vite le reste du gâteau.

## 2 La Mare aux Larmes

« De plus en plus bizarres ! » s'écrie Alice (elle est tellement étonnée qu'elle se met à inventer des mots). « Voici que je me déplie comme la plus grande longue-vue qui ait jamais existé ! Au revoir, pieds ! » (car lorsqu'elle les regarde, ils sont si loin qu'elle ne les voit presque plus). « Oh, mes pauvres petits pieds, qui va vous enfiler vos chaussettes et vos chaussures maintenant, mes chéris ? C'est sûr que *moi*, je ne pourrai pas ! Je serai bien trop loin pour m'occuper de vous. Vous devez vous débrouiller le mieux possible — mais je dois les traiter gentiment, » pense Alice, « sinon ils refuseront peut-être d'aller dans la direction que je veux ! Voyons : je leur offrirai une nouvelle paire de bottines à Noël. »

## Alice au Pays des Merveilles

Elle se demande comment s’y prendre. « Il faudra les envoyer par porteur », pense-t-elle. « Ce sera rigolo d’envoyer des cadeaux à mes propres pieds ! Et l’adresse ne sera pas banale !

*M. l’honorable pied droit d’Alice*

*Le petit tapis*

*Près de la cheminée*

*(avec l’affection d’Alice).*

Oh là là, je dis vraiment des bêtises ! »

À cet instant, sa tête se cogne au plafond de la salle. En fait elle mesure plus de trois mètres de haut, alors elle prend vite la petite clé dorée et elle se précipite à la porte du jardin.

Pauvre Alice ! Tout ce que elle peut faire, c’est se coucher sur le côté et regarder d’un œil à travers le trou de la serrure. Mais elle ne peut plus du tout espérer y aller. Elle s’assoit et se remet à pleurer.

« Tu devais avoir honte », dit-elle, « une grande fille comme toi », (c’est le cas de le dire), « de pleurer comme ça ! Arrête tout de suite, tu m’entends ! » mais elle continue à verser des litres de larmes, et bientôt une grande mare l’entoure, profonde de dix centimètres et couvrant la moitié de la salle.

Au bout d’un moment, elle entend un petit trotinement au loin, et elle se sèche vite les yeux pour voir ce qui se passe. C’est le Lapin Blanc qui revient, habillé très chic, avec une paire de gants blancs dans une main et un grand éventail dans l’autre. Il trotte à toute vitesse, en marmonnant, « Oh ! la Duchesse, la Duchesse ! Oh ! sera-t-elle pas *féroce* si je la fais attendre ! » Alice se sent si désespérée qu’elle est prête à appeler à l’aide n’importe qui. Quand le Lapin arrive près d’elle, elle murmure donc d’une voix timide :

– S’il vous plait, monsieur...

Le Lapin sursaute violemment, laisse tomber les gants et l’éventail, et s’enfuit dans l’obscurité aussi vite qu’il peut.

Alice ramasse l’éventail et les gants, et comme il fait très chaud, elle s’évente tout en continuant à parler : « Ouh, vraiment, comme tout est étrange aujourd’hui ! Et hier tout était comme d’habitude. Je me demande si j’ai été changée dans la nuit. Réfléchissons : *étais-je* la même quand je me suis levée ce matin ? Je crois bien que je me sentais un peu différente. Mais si je ne suis pas la même, la question qui se pose, c’est *Qui suis-je donc* ? Ah, ça c’est un grand mystère ! » Elle

se met à penser à tous les enfants de son âge qu'elle connaît, pour voir si elle pourrait avoir été changée en l'un d'eux.

« Je suis sûre que je ne suis pas Ada », dit-elle, « parce que ses cheveux tombent en longs tortillons, tandis que les miens pas du tout. Et je suis sûre que je ne peux pas être Mabel, parce que je sais des tas de choses et elle, oh ! elle en sait si peu ! De plus, *elle* est elle et *moi* je suis moi, et – oh mon Dieu tout ça est si saugrenu ! Je vais vérifier si je sais encore toutes les choses que je savais. Voyons : quatre fois cinq font douze, et quatre fois six font treize, et quatre fois sept font – oh là là ! je n'arriverai jamais à vingt à cette allure ! De toute façon, la Table de Multiplication ne compte pas. Essayons la Géographie. Londres est la capitale de Paris, et Paris est la capitale de Rome, et Rome — non, c'est tout faux, j'en suis sûre ! J'ai dû être changée en Mabel ! Je vais essayer de réciter *Comme la petite abeille active*<sup>1</sup>... » Elle croise ses mains sur ses cuisses comme si elle récitait une leçon et elle se met à réciter, mais sa voix est rauque et bizarre, et les mots ne sortent pas comme ils devraient.

*Comme le petit crocodil'*  
*Améliore sa queue brillante,*  
*Et répand les eaux du Nil*  
*Dessus ses écailles luisantes !*

*Comme il grimace gentiment,*  
*Et les ptis poissons qu'il adore,*  
*Comment soudain il les dévore*  
*En souriant à pleines dents !*

« C'est pas les bons mots, j'en suis sûre », dit la pauvre Alice, et ses yeux s'emplissent de larmes de nouveau. « Je dois être Mabel, après tout, et je devrai aller habiter dans cette vilaine

---

<sup>1</sup> Comptine édifiante intitulée *Contre l'oisiveté et les méfaits*, écrite à l'intention des enfants par le révérend Isaac Watts en 1715 : *Comme la petite abeille active / Améliore chaque heure lumineuse, / Et récolte du miel tout le jour / De toutes les fleurs épanouies ! / Comme elle bâtit habilement sa cellule ! / Comme elle étale proprement la cire ! / Et travaille dur pour y conserver / La délicieuse nourriture qu'elle fabrique. / Je voudrais être actif aussi / Dans le travail et l'habileté, / Car Satan trouve pour les mains oisives / Des méfaits à accomplir. (...)*

petite maison, avec presque pas de jouets et, oh ! tellement de leçons à apprendre ! Non, c'est décidé, si je suis Mabel, je vais rester ici en bas. Ça ne servira à rien qu'ils mettent leurs têtes là-haut et qu'ils m'appellent : 'Remonte, ma chérie !' Je lèverai les yeux et je dirai : 'Qui suis-je alors ? Dites-le moi d'abord, et si ça me plaît d'être cette personne, je remonterai. Sinon, je resterai ici en bas jusqu'à ce que je devienne quelqu'un d'autre' – mais oh vraiment ! » s'écrie Alice en éclatant soudain en sanglots, « j'aimerais *tant* qu'ils mettent leurs têtes là-haut ! J'en ai *tellement* assez d'être ici toute seule ! »

En disant cela, elle regarde ses mains, et elle est étonnée de voir qu'elle a enfilé l'un des petits gants blancs du Lapin pendant qu'elle parlait. « Comment ai-je *pu* y arriver ? » se demande-t-elle. « Je dois être en train de rapetisser de nouveau. » Elle se lève et va comparer sa taille à la hauteur de la table, et elle trouve qu'elle mesure à peu près soixante centimètres, et qu'elle rétrécit rapidement. Elle comprend vite que c'est à cause de l'éventail qu'elle tient, et elle le lâche aussitôt, juste à temps pour éviter de disparaître.

« Je l'ai échappé belle ! » dit Alice, qui a eu très peur, mais est bien contente d'exister encore. « Et maintenant, au jardin ! » Elle court à toute vitesse à la petite porte. Hélas ! elle est toujours fermée, et la petite clé dorée est sur la table de verre comme avant, « et tout va de plus en plus mal », pense la pauvre enfant, « car je n'ai jamais été aussi petite, jamais ! C'est trop pire, je le dis et je le redis ! »

À peine a-t-elle prononcé ces mots que son pied glisse et en un instant, plouf ! elle est dans l'eau salée jusqu'au menton. Sa première idée, c'est qu'elle est tombée dans la mer d'une façon ou d'une autre, « et dans ce cas, je peux rentrer en train. » se dit-elle. (Alice est allée au bord de la mer une fois dans sa vie et elle en a conclu qu'à la plage il y a des gens qui se baignent, des enfants qui creusent le sable avec des pelles, des pensions de famille, et derrière les pensions de famille une gare.) Mais elle comprend vite qu'elle est dans la mare de larmes qu'elle a pleurée quand elle mesurait trois mètres.

« Je n'aurais pas dû pleurer autant ! » dit-elle en nageant de-ci de-là pour trouver la sortie. « Je suppose que ma punition, ça va être de me noyer dans mes propres larmes ! Ce *sera* super-bizarre, vraiment ! Mais bon, tout est bizarre aujourd'hui. »

Là, elle entend quelque chose qui éclabousse dans la mare pas très loin, et elle y va en nageant pour voir ce que c'est. Elle imagine d'abord que ce doit être un morse ou un hippopotame, mais

ensuite elle se rappelle qu'elle est toute petite, et elle découvre bientôt que c'est seulement une souris qui a glissé dedans comme elle.

« Ça me servirait-il de parler à cette souris ? » se demande Alice. « Tout est tellement sens-dessus-dessous ici en bas qu'une souris pourrait bien parler, je pense. En tout cas, y'a pas de mal à essayer.

– Ô Souris, sais-tu comment sortir de cette mare ? J'en ai assez de nager dans tous les sens, ô Souris ! »

(Elle suppose que c'est la bonne façon de parler à une souris. Elle ne l'a jamais fait, mais elle se rappelle l'avoir vu dans la grammaire latine de son frère : Une souris<sup>1</sup> – d'une souris – à une souris – une souris – ô souris !) La souris la regarde avec curiosité, et semble lui adresser un clin d'œil, mais ne dit rien.

« Elle ne comprend peut-être pas l'anglais », pense Alice. « C'est sûrement une souris française, venue avec Guillaume le Conquérant. » (À vrai dire, malgré toutes ses connaissances en histoire, Alice ne sait pas trop quand les choses se sont passées.) Elle essaie donc la première phrase de son livre de français.

« *Où est ma chatte<sup>2</sup> ?* »

La Souris bondit soudain hors de l'eau, toute frissonnante de terreur. Aïe, Alice craint d'avoir blessé la pauvre bête.

« Oh, je te demande pardon, j'ai complètement oublié que t'aimes pas les chats.

– Pas aimer les chats ! » s'écrie la souris d'une voix stridente et véhémence. « Et *toi*, t'aimerais les chats si t'étais moi ?

– Bon, peut-être que non », dit Alice d'un ton rassurant. « Ne te fâche pas. Pourtant j'aimerais pouvoir te montrer notre chatte Dinah. Je crois que tu changerais d'avis sur les chats si seulement tu pouvais la voir. Elle est si calme et si gentille » continue Alice, en se parlant à moitié à elle-même et en nageant paresseusement dans la mare, « et elle reste assise au coin du feu, à ronronner et à lécher ses pattes et à laver son visage – et elle est si douce et moelleuse à caresser – et c'est une telle championne pour capturer les souris – oh, je te demande pardon ! »

---

<sup>1</sup> *Mus – muris – muri – murem – mure – mus*. En latin, on décline les mots pour indiquer leur rôle dans la phrase. Les lecteurs de l'époque avaient tous étudié le latin... N.B. Alice oublie le cinquième cas, l'ablatif (utilisé plutôt pour un lieu que pour une souris).

<sup>2</sup> En français dans le texte original.

## Alice au Pays des Merveilles

Cette fois, la Souris est toute hérissée, et Alice est certaine qu'elle est vraiment offensée.

« Nous n'allons plus parler d'elle, si t'aimes mieux pas.

– *Nous*, ah oui ! » s'exclame la Souris, qui tremble jusqu'au bout de sa queue. « Comme si je voulais parler d'un tel sujet ! Notre famille a toujours *détesté* les chats. Des créatures vulgaires, viles, méchantes ! Ne prononce plus jamais ce mot !

– Je ne le ferai plus ! »

Alice s'empresse de changer le sujet de la conversation.

« Es-tu... aimes-tu... les... les chiens ? »

La Souris ne répond pas, et Alice commence donc sans attendre.

« Il y a un petit chien si mignon près de chez nous, j'aimerais te le montrer ! Un petit terrier à l'œil vif, tu sais, avec oh, des boucles brunes si longues ! Et il va chercher les choses quand tu les lances, et il fait le beau pour demander à manger, et toutes sortes de choses — je ne me rappelle pas la moitié d'entre elles — et il appartient à un fermier, tu sais, qui dit qu'il est si utile, il vaut au moins cent livres ! Il dit qu'il tue tous les rats et — oh non ! »

Alice a bien peur de l'avoir offensée de nouveau ! Car la souris s'enfuit en nageant aussi vite que possible, et en soulevant de grandes vagues dans l'eau de la mare.

Alors Alice l'appelle doucement.

« Chère Souris ! Reviens donc, et nous ne parlerons ni de chats ni de chiens, si tu ne les aimes pas ! »

Quand la souris entend cela, elle fait demi-tour et revient lentement vers Alice. Son visage est tout pâle (de rage, pense Alice), et elle dit d'une voix tremblante :

« Allons jusqu'au rivage, et là je te raconterai mon histoire, et tu comprendras pourquoi je déteste les chats et les chiens. »

Il est grand temps de partir, car la mare est de plus en plus encombrée par les oiseaux et les animaux qui sont tombés dedans. Il y a un Canard et un Dodo<sup>1</sup>, un Lori et un Aiglon, et d'autres créatures étranges. Alice montre le chemin, et toute la troupe nage jusqu'à la rive.

---

<sup>1</sup> Le dodo était un grand oiseau de l'Île Maurice découvert à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle. Il ne volait pas et n'avait pas d'ennemis, de sorte qu'il ne se méfiait ni des marins qui le mangeaient, ni des animaux apportés par les marins qui mangeaient ses œufs. Au bout d'un siècle, il avait disparu et on l'a à peu près oublié, jusqu'au jour où sa présence dans *Alice au pays des merveilles* l'a rendu célèbre. Les loris sont des sortes de perroquets vivant en Australie et en Polynésie.

### 3 Une Course Coco et une Longue Queue

C'est vraiment un groupe étrange qui est assemblé sur la berge. Les oiseaux avec des plumes souillées, les animaux avec leur fourrure collante, et tous trempés, mal en point et de mauvaise humeur.

La première chose à faire, évidemment, c'est de trouver comment se sécher. Ils commencent à discuter, et au bout de quelques minutes Alice trouve tout naturel de bavarder avec eux comme si elle les avait toujours connus. Elle s'entretient même longuement avec le Lori, qui se met peu à peu à bouder et se contente de répéter : « Je suis plus vieux que toi et je sais mieux », mais Alice conteste cet argument tant qu'elle ne connaît pas son âge. Comme il refuse absolument de le révéler, on ne peut plus rien dire.

Enfin la Souris, qui semble jouir d'une certaine autorité parmi eux, lance un appel.

« Asseyez-vous donc tous, et écoutez-moi ! Je m'en vais vous sécher, vous allez voir ! »

Ils s'assoient tous aussitôt en cercle, la Souris au milieu. Alice fixe sur elle des yeux inquiets, car elle est sûre qu'elle va attraper un vilain rhume si elle ne sèche pas bientôt.

« Hum, hum ! dit la souris d'un air important, êtes-vous prêts ? Voici la chose la plus sèche<sup>1</sup> que je connaisse. Silence, s'il vous plaît ! *Guillaume le Conquérant, bénéficiant de l'appui du pape, a vite obtenu la soumission des Anglais, qui avaient besoin d'être dirigés, et s'étaient habitués depuis un certain temps aux usurpateurs et aux conquérants. Edwin et Morcar, les ducs de Mercie et de Northumbrie...*

– Pouah ! » dit le Lori en frissonnant.

« Plaît-il ? » dit la Souris en fronçant les sourcils, mais très poliment. « Tu as dit quelque chose ?

– Pas moi ! » répond le Lori.

« J'avais cru. Je continue. *Edwin et Morcar, les ducs de Mercie et de Northumbrie, se sont ralliés à lui. Et même Stigand, le patriotique archevêque de Canterbury, a trouvé cela préférable...*

– Trouvé *quoi* ? » demande le Canard.

---

<sup>1</sup> Le mot *dry* signifie en général sec, mais appliqué à un texte il signifie ennuyeux, rébarbatif. Le mot « aride » a un peu le même genre de double sens.

« Trouvé *cela* », répond la Souris, plutôt irritée. « Tu sais quand même ce que *cela* veut dire.

– Je sais assez bien ce que veut dire *cela* quand je trouve quelque chose », dit le Canard. « C'est en général un ver ou une grenouille. La question, c'est ce que l'archevêque a trouvé. »

La Souris ne tient pas compte de la question, mais continue rapidement.

« A trouvé *cela* préférable de se joindre à Edgar Atheling pour rencontrer Guillaume et lui offrir la couronne. Guillaume s'est d'abord conduit de façon modérée, mais l'insolence de ses Normands... Comment ça va maintenant, ma chère ? » demande-t-elle en se tournant vers Alice.

« Toujours aussi mouillée », lui dit Alice d'un ton mélancolique. « On dirait que ça ne me sèche pas du tout.

– Dans ce cas », dit solennellement le Dodo en se mettant debout, « je propose que nous ajournions cette concertation afin d'adopter immédiatement des résolutions plus draconiennes...

– Hé, » dit l'Aiglon, « je comprends pas la moitié de ces grands mots, et même je crois que tu les comprends pas non plus ! »

L'Aiglon baisse la tête pour cacher un sourire. Certains des autres oiseaux gloussent audiblement.

« Ce que j'allais dire », poursuit le Dodo d'un air vexé, « c'est que la meilleure manière de nous sécher serait une Course-Coco.

– C'est quoi, une Course-Coco ? » demande Alice.

Ce n'est pas tant qu'elle ait envie de le savoir, mais le Dodo paraît attendre que *quelqu'un* dise quelque chose, et personne d'autre ne semble avoir envie de parler.

« Eh bien, dit le Dodo, pour l'expliquer, le mieux c'est de le faire. »

(Mais moi je vais décrire comment le Dodo s'y prend, des fois que vous vouliez essayer vous-même un jour d'hiver.)

D'abord il marque un parcours, une sorte de cercle.

« La forme exacte a pas d'importance », dit-il.

Tous les participants se mettent sur le parcours, ici et là. Il n'y a pas de « un, deux, trois, partez », mais ils commencent à courir quand ils veulent, et s'arrêtent quand ils veulent, de sorte qu'il n'est pas facile de savoir quand la course est achevée. Enfin quand ils ont couru une demi-heure à peu près, et sont bien secs, le Dodo crie soudain : « La course est finie ! » et ils se regroupent tous autour de lui, haletant et demandant, « Mais qui a gagné ? »

## Alice au Pays des Merveilles

Le Dodo ne peut pas répondre à cette question sans réfléchir sérieusement, et il reste assis longtemps avec un doigt appuyé sur son front (la position de Shakespeare dans les images qu'on a de lui), pendant que les autres attendent en silence. Il finit par dire :

« *Tout le monde a gagné, et vous devez tous avoir des prix.*

– Mais qui va donner les prix ? » demandent-ils en chœur.

« Eh bien, *elle*, évidemment », dit le Dodo, en montrant Alice du doigt.

Alors ils entourent tous Alice, criant de manière confuse, « Prix ! Prix ! »

Ne sachant que faire, Alice met sa main dans sa poche en désespoir de cause et en sort une boîte de dragées (heureusement, l'eau salée n'y est pas entrée), et en distribue à tout le monde. Il y en a exactement une par personne.

« Mais elle doit recevoir un prix elle-même, vous savez », dit la Souris.

« Bien sûr, répond gravement le Dodo en se tournant vers Alice. Qu'as-tu d'autre dans ta poche ?

– Juste un dé à coudre.

– Donne-le-moi ; » dit le Dodo.

Ils se rapprochent tous d'Alice de nouveau, tandis que le Dodo lui offre solennellement le dé.

« Nous vous prions de bien vouloir accepter cet élégant dé à coudre », dit-il.

À la fin de ce bref discours, ils applaudissent tous.

Alice juge tout cela absurde, mais ils paraissent si sérieux qu'elle n'ose pas rire. Et comme elle ne trouve rien à dire, elle se contente de saluer et elle prend le dé, d'un air aussi digne que possible.

Ensuite il faut manger les dragées. Cela provoque pas mal de bruit et de confusion, parce que les grands oiseaux se plaignent qu'ils n'en sentent pas le goût, tandis que les petits s'étouffent et il faut leur donner des tapes dans le dos. Bon, tout est bien qui finit bien, et ils s'assoient de nouveau en cercle, et demandent à la Souris de reprendre son récit.

« Tu as promis de raconter ta propre histoire, lui dit Alice, et pourquoi tu détestes les Ch... et les Ch... »

Elle murmure ces derniers mots, craignant à moitié de l'offenser une fois de plus.

« C'est si long et si triste que... » commence la Souris en soupirant.

– Ta queue est longue, certainement, dis-je en admirant la queue de la souris, mais pourquoi dis-tu qu'elle est triste ?

## Alice au Pays des Merveilles

Elle réfléchit à ce mystère pendant que la Souris parle, si bien que l'idée qu'elle se fait de l'histoire ressemble à ça :

Furieux dit à  
 une souris, qu'il  
 rencontre au logis,  
 « Allons au tri-  
 bunal : je *te* ferai  
 un procès. Viens,  
 ne dis pas non,  
 nous devons  
 y aller, car  
 en vérité je  
 n'ai rien à  
 faire ce ma-  
 tin. » La sou-  
 ris dit au cabot,  
 « Un tel pro-  
 cès, cher  
 monsieur,  
 sans juge  
 ni jury  
 serait une  
 perte de  
 temps. »  
 « Je serai  
 le juge, je  
 serai le  
 jury, dit  
 le chien  
 malin. Je  
 jugerai  
 tout le  
 procès  
 et à  
 mort  
 je te  
 con-  
 dam-  
 ne-  
 rai.

« Tu n'écoutes pas ! » dit sévèrement la Souris. « À quoi penses-tu ?

– Je te demande pardon », dit Alice très humblement. « Tu étais arrivée à la cinquième courbe, je crois.

– Absolument *pas* « ! s'écrie la Souris, furieuse. « Je ne...

## Alice au Pays des Merveilles

– Un nœud ! Oh, laisse-moi t’aider à le dénouer ! »

Comme Alice aime beaucoup se rendre utile, elle regarde autour d’elle à la recherche du nœud.

« Je ne ferai rien de tel. Tu m’insultes en disant tant de sottises ! »

Elle se lève et s’en va.

« Je voulais pas t’insulter. Mais tu te fâches facilement, tu sais ! »

La souris se contente de grogner en guise de réponse.

« Reviens, s’il te plaît, et termine ton histoire ! »

Tous les autres se joignent à Alice.

« Oui, s’il vous plaît ! »

Mais la souris secoue la tête avec impatience, et presse le pas.

« Quel dommage qu’elle ait pas voulu rester ! » soupire le Lori dès qu’elle est hors de vue.

Une vieille Crabe profite de l’occasion pour s’adresser à sa fille.

« Ah, ma chérie ! Que cela te serve de leçon : ne perds jamais *ton* sang-froid !

– Tais-toi, M’man ! » dit la jeune Crabe, assez vivement. « Tu ferais perdre patience à une huître !

– Si seulement ma Dinah était là, ah vraiment ! » dit Alice sans s’adresser à personne en particulier. « *Elle* aurait vite fait de la ramener !

– Et qui est Dinah, si je peux me permettre de poser la question ? » demande le Lori.

Alice répond avec enthousiasme, car elle est toujours prête à parler de sa chouchoute.

« Dinah est ma chatte. Et c’est vraiment la championne pour attraper les souris, vous imaginez pas ! Et oh, j’aimerais que vous puissiez la voir chasser les oiseaux ! À peine a-t-elle aperçu un petit oiseau qu’elle est déjà en train de le croquer ! »

Ces paroles produisent un effet remarquable dans le groupe. Certains des oiseaux s’envolent aussitôt. Une vieille Pie commence à s’emmitoufler soigneusement.

« Je dois vraiment rentrer, remarque-t-elle. L’air du soir ne vaut rien pour ma gorge ! »

Et une Canarie appelle ses enfants d’une voix tremblante.

« Venez, mes chéris. Il est grand temps que vous soyez tous au lit ! »

Ils partent tous sous divers prétextes, et Alice se retrouve bientôt seule.

« J'aurais mieux fait de ne pas mentionner Dinah ! » se dit-elle mélancoliquement. « Personne ne semble l'aimer, ici en bas, pourtant je suis sûre que c'est le meilleur chat du monde ! Oh, ma chère Dinah ! Je me demande si je te reverrai jamais ! »

La pauvre Alice se remet à pleurer, car elle se sent bien seule et désolée. Au bout d'un moment, cependant, elle entend un petit trotinement au loin, et elle lève vivement les yeux, espérant à moitié que la Souris ait changé d'avis et revienne achever son histoire.

## 4 Le Lapin Envoie un Petit Louis

C'est le Lapin Blanc, qui revient lentement en regardant de tous côtés d'un air inquiet, comme s'il avait perdu quelque chose. Et Alice l'entend murmurer, « La Duchesse ! La Duchesse ! Oh mes pauvres pattes ! Oh ma fourrure et mes moustaches ! Elle va me faire exécuter, aussi sûr que les furets sont des furets ! Où ai-je pu les laisser tomber, je me le demande ? » Alice devine tout de suite qu'il cherche l'éventail et les gants blancs, et elle se met naturellement à les rechercher, mais elle ne les voit nulle part. Tout semble avoir changé depuis sa baignade dans la mare. Et la grande salle, avec la table de verre et la petite porte, a complètement disparu.

Le Lapin remarque vite la présence d'Alice, et l'interpelle d'un ton irrité.

« Voyons, Mary Ann, que faites-vous ici ? Courez immédiatement à la maison et rapportez-moi une paire de gants et un éventail ! Allons, vite ! »

Alice a tellement peur qu'elle se précipite aussitôt dans la direction qu'il indique, sans essayer de lui expliquer son erreur. « Il me prend pour sa femme de chambre », se dit-elle en courant. « Il sera bien étonné quand il découvrira qui je suis ! Mais je ferais mieux de lui rapporter son éventail et ses gants – disons, si j'arrive à les trouver. » En parlant ainsi, elle arrive devant une jolie petite maison, et le nom *B. LAPIN* est gravé sur une plaque de cuivre fixée à sa porte. Elle entre sans frapper et monte aussitôt à l'étage, craignant de rencontrer la vraie Mary Ann et d'être chassée de la maison avant d'avoir trouvé l'éventail et les gants.

« Comme c'est étrange », se dit Alice, « d'accomplir des tâches pour un lapin ! Je suppose qu'ensuite ce sera Dinah qui me donnera des tâches à accomplir ! » Elle imagine le genre de chose qui pourrait arriver.

## Alice au Pays des Merveilles

« Miss Alice ! Venez ici tout de suite et préparez-vous pour votre promenade !

– J’arrive dans une minute, nourrice ! Mais je dois surveiller ce trou de souris jusqu’au retour de Dinah, et empêcher la souris de sortir. »

« Seulement je ne pense pas », se dit Alice, « qu’ils garderaient Dinah dans la maison si elle se mettait à donner des ordres aux gens de cette manière ! »

Arrivée à l’étage, elle trouve une petite pièce bien rangée, avec une table à la fenêtre et dessus (comme elle l’espérait) un éventail et deux ou trois paires de petits gants blancs. Elle prend l’éventail et une paire de gants et elle est sur le point de sortir de la pièce quand elle aperçoit une petite bouteille près du miroir. Il n’y a pas d’étiquette disant « BUVEZ-MOI » cette fois, mais elle la débouche quand même et la porte à ses lèvres. « Je sais que quelque chose d’intéressant se passe toujours » se dit-elle, « quand je mange ou bois n’importe quoi. Je vais donc voir ce que fait cette bouteille. J’espère qu’elle me fera grandir de nouveau, car j’en ai vraiment assez d’être une si petite chose ! »

C’est bien ce qui arrive, et plus vite qu’elle ne s’y attendait : avant d’avoir bu la moitié de la bouteille, elle sent que sa tête bute sur le plafond, et elle doit se baisser si elle veut éviter que sa nuque ne se casse. Elle repose la bouteille, et se dit : « Ça suffit – J’espère que je ne vais pas grandir plus – Au point où j’en suis, je ne peux pas passer la porte – J’aurais dû en boire moins ! »

Hélas ! Trop tard ! Elle continue à grandir, à grandir, et bientôt elle doit s’agenouiller sur le parquet. Encore une minute et ça ne suffit même pas, et elle essaie de se coucher avec un coude à la porte et l’autre bras enroulé autour de sa tête. Elle n’arrête pas de grandir et elle est obligée, en fin de compte, de sortir un bras par la fenêtre et de glisser son pied dans la cheminée, et elle se dit : « Bon, je ne peux pas en faire plus. Que *vais-je* devenir ? »

Heureusement, la petite bouteille magique a produit tout son effet, et Alice cesse de grandir. Sa position est tout de même très inconfortable, et elle ne voit pas trop comment elle pourra jamais ressortir de cette pièce, donc il n’est pas étonnant qu’elle soit de mauvaise humeur.

Elle commence une conversation avec elle-même, comme d’habitude.

« C’était mieux à la maison, quand on ne passait pas son temps à grandir et à rapetisser, et à devoir obéir à des souris et à des lapins. Je souhaiterais presque n’être pas descendue dans ce trou de lapin – et pourtant – et pourtant – c’est plutôt curieux, vous savez, cette sorte de vie ! Je me demande ce qui a bien *pu* m’arriver ! Quand je lisais des contes de fées, je pensais que ce genre de

chose ne pouvait jamais exister, et maintenant me voici en plein dedans ! Faudrait qu'on écrive un livre sur moi, oui faudrait ! Et quand je serai grande, j'en écrirai un – mais je suis déjà grande maintenant... En tout cas y'a plus de place pour grandir encore *ici*.

– Oui, mais alors », pense Alice, « je ne deviendrai *jamais* plus vieille que maintenant ? Ce serait pas mal, d'un côté, de ne jamais devenir une vieille femme – mais d'un autre côté, d'avoir toujours des leçons à apprendre ! Oh, j'aimerais pas *ça* !

– Oh, Alice la bêtasse ! » se répond-elle. « Comment tu pourrais apprendre tes leçons ici ? Regarde, y'a à peine la place pour *toi*, et pas de place du tout pour un seul livre de leçons ! »

Elle continue, en parlant d'abord pour une Alice et ensuite pour l'autre, et ça fait une assez bonne conversation Mais au bout de quelques minutes, elle entend une voix dehors et elle s'arrête pour écouter.

« Mary Ann ! Mary Ann ! Apportez-moi mes gants immédiatement ! » dit la voix.

Il y a ensuite un petit piétinement dans l'escalier. Alice sait que c'est le Lapin qui vient la chercher, et elle tremble tellement qu'elle secoue la maison. Elle a complètement oublié qu'elle est maintenant mille fois plus grande que le Lapin et qu'elle n'a aucune raison d'avoir peur de lui.

Le Lapin finit par arriver à la porte et essaie de l'ouvrir. Mais comme elle s'ouvre vers l'intérieur et que le coude d'Alice s'appuie dessus, il essaie en vain. Elle l'entend marmonner : « Dans ce cas je vais faire le tour et entrer par la fenêtre. »

« C'est ce que tu crois ! » pense Alice. Elle attend jusqu'au moment où elle imagine l'entendre juste sous la fenêtre, et elle sort soudain sa main pour tenter de le saisir. Elle n'attrape rien du tout, mais elle entend un petit cri et une chute et un bruit de verre cassé, dont elle conclut qu'il est peut-être bien tombé dans un châssis à concombres, ou quelque chose de ce genre.

Elle entend ensuite une voix furieuse – celle du Lapin.

« Pat ! Pat ! Où es-tu ?

– Tiens donc, je suis là », répond une voix qu'elle ne connaît pas. « En train de déterrer des pommes, vote honneur !

– Déterrer des pommes, vraiment ! » dit le Lapin, en rage. « Viens ici ! Sors-moi de *là* ! »  
(Nouveaux bris de verre.)

« Alors dis-moi, Pat, qu'est-ce que c'est, dans la fenêtre ?

– Sûr que c'est un bras, vote honneur ! »

## Alice au Pays des Merveilles

Il le prononce *beurras*.

« Un bras, espèce de dindon ! Qui a jamais vu un bras de cette taille ? Allons, il remplit toute la fenêtre !

– Sûr qu’il la remplit, vote honneur, mais n’empêche que c’est un bras.

– Eh bien, il a rien à faire là, en tout cas. Monte l’enlever ! »

Un long silence succède à ces mots. Alice entend seulement des chuchotements de temps en temps.

« Sûr que j’aime pas ça, vote honneur, pas du tout, pas du tout !

– Fais ce je te dis, espèce de froussard ! »

À la fin, elle ressort sa main et essaie encore d’en saisir un. Cette fois, il y a *deux* petits cris et de nouveaux bruits de verre brisé. « Ils doivent avoir beaucoup de châssis à concombres ! » pense Alice. « Je me demande ce qu’ils feront ensuite. Pour ce qui est de me sortir de la fenêtre, j’aimerais bien qu’ils y *arrivent*. Je n’ai pas trop envie de rester là-dedans plus longtemps ! »

Elle n’entend plus rien pendant un moment. Et puis il y a un roulement de petites roues de charrette et le son d’un bon nombre de voix parlant en même temps.

« Où est l’autre échelle ?

– Eh, j’en avais qu’une à apporter. Louis a l’autre.

– Louis ! Apporte-la ici, mon gars ! Ici, mettez-les dans ce coin. Non, attachez-les ensemble d’abord, elles ne montent même pas à la moitié de la hauteur.

– Oh, ça ira bien. Fais pas ton difficile.

– Ici, Louis ! Attrape cette corde.

– Le toit va tenir ?

– ’Tention cette ardoise qui bouge.

– Oh, elle tombe ! Vos têtes là-dessous ! »

(Un grand bruit.)

« Dites donc, qui a fait ça ?

– C’est Louis, j’imagine.

– Qui va descendre dans la cheminée ?

– Ah non, pas *moi* ! *Toi*, t’as qu’à !

– Tiens donc, et quoi encore !

## Alice au Pays des Merveilles

– Louis doit descendre.

– Allez, Louis, le maître dit que tu dois descendre dans la cheminée ! »

« Oh, c'est donc Louis qui doit descendre dans la cheminée, hein ? » se dit Alice. « Ils mettent tout sur le dos de Louis, on dirait ! J'aimerais pas être à la place de Louis. Cette cheminée est étroite, mais je *pense* que je peux donner un petit coup de pied ! »

Elle enfonce son pied le plus loin possible dans la cheminée. Au moment où elle entend un petit animal (elle ne peut pas deviner quelle sorte d'animal) froter et gratter dans la cheminée juste au-dessus d'elle, elle se dit « C'est Louis » et elle donne un bon coup de pied. Ensuite, elle attend de voir ce qui va se passer.

La première chose qu'elle entend, c'est un grand chœur de « Tiens voilà Louis ! » puis la voix du Lapin seul.

« Attrape-le, toi près de la haie ! »

Puis un silence, et une nouvelle confusion de voix.

« Relevez-lui la tête.

– Le cognac, maintenant.

– Ne l'étouffez pas.

– Comment c'était, mon vieux ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Dis-nous tout ! »

Enfin, une petite voix faible et grinçante. (« C'est Louis » pense Alice.)

« Bah, je sais pas vraiment... Pas plus, merci ; je m'sens mieux... mais j'suis trop secoué pour vous raconter... tout ce que j'sais, c'est que quèque chose me percute comme un diable dans une boîte et que je m'envole comme une fusée !

– Ça, c'est que t'as fait, mon vieux ! » disent les autres.

« Nous devons brûler la maison ! » dit la voix du Lapin.

Là, Alice crie aussi fort qu'elle peut.

« Si vous faites ça, je lance Dinah sur vous ! »

Un silence de mort lui répond, et Alice pense, « Je me demande ce qu'ils *vont* faire maintenant ! S'ils n'étaient pas complètement idiots, ils enlèveraient le toit. » Au bout d'une minute ou deux, elle les entend bouger de nouveau, et le Lapin dit :

« Une brouette pleine suffira pour commencer. »

« Une brouette pleine de *quoi* ? » pense Alice. Elle le découvre vite, car une pluie de petits cailloux arrive en crépitant à la fenêtre, et elle en reçoit quelques-uns sur le visage. « Faut que je les arrête » se dit-elle.

– Feriez mieux de pas recommencer ! » s'écrie-t-elle, ce qui produit un nouveau silence de mort.

Alice remarque, et cela manque pas de l'étonner, que les cailloux se transforment en petits gâteaux quand ils tombent par terre. Une idée lumineuse lui vient. « Si je mange un de ces gâteaux », pense-t-elle, « c'est sûr que ça changera ma taille. Et comme je ne peux pas grandir encore, je suppose que je dois rapetisser. »

Elle avale donc un des gâteaux, et elle est enchantée de constater qu'elle commence aussitôt à rétrécir. Dès qu'elle est assez petite pour passer par la porte, elle sort en courant de la maison, et elle voit une belle foule de petits animaux et d'oiseaux qui attendent dehors. Le pauvre petit Lézard, Louis, est au milieu, soutenu par deux cochons d'Inde qui lui donnent à boire d'une bouteille. Ils se précipitent tous sur Alice dès qu'elle apparaît, mais elle court aussi vite que possible et elle se trouve bientôt en sécurité dans une épaisse forêt.

« La première chose que j'ai à faire », se dit Alice, « c'est de revenir à ma vraie taille. Et la seconde, c'est de trouver le moyen d'entrer dans cet adorable jardin. C'est le meilleur plan, je pense. »

Cela semble un excellent plan, sans aucun doute, simplement et proprement agencé. La seule difficulté, c'est qu'elle n'a pas la moindre idée sur la façon de le mettre en route. Et pendant qu'elle scrute nerveusement les arbres à la recherche d'une idée, un petit aboiement sec juste au-dessus de sa tête lui fait lever les yeux en toute hâte.

Un gigantesque chiot la regarde de là-haut avec de grands yeux ronds, et avance timidement une patte pour essayer de la toucher. « Pauvre petite chose ! » dit Alice d'un ton susceptible de l'amadouer, et elle essaie tant bien que mal de siffler. Mais elle est terrifiée à la pensée qu'il a peut-être faim, auquel cas il pourrait bien la manger malgré tous ses efforts pour l'amadouer.

Sachant à peine ce qu'elle fait, elle saisit un petit bout de branche et le tend au chiot. Là-dessus il saute en l'air sur ses quatre pattes à la fois en jappant de joie, et bondit sur le bâton pour jouer avec. Alice se met à l'abri derrière un grand chardon pour éviter d'être écrasée. Mais dès qu'il la voit réapparaître de l'autre côté, le chiot bondit de nouveau pour attraper le bâton, et tombe cul

par-dessus tête dans sa hâte. Alice, pensant que c'est comme si elle voulait jouer avec un cheval de trait, en risquant à tout moment d'être aplatie sous ses sabots, court encore autour du chardon. Le chiot commence alors une série de charges pour attraper le bâton, bondissant à chaque fois un peu en avant et beaucoup en arrière, sans cesser d'aboyer d'une voix rauque, et finit par s'asseoir à une bonne distance, haletant, la langue pendante et ses gros yeux à moitié fermés.

Alice se dit que c'est une bonne occasion de s'enfuir. Elle se met donc à courir jusqu'à ce qu'elle soit bien fatiguée et hors d'haleine, et qu'elle n'entende presque plus les aboiements du chiot.

« N'empêche que c'était un gentil petit chiot », dit Alice en s'appuyant sur un bouton d'or pour se reposer, et en s'éventant avec une de ses feuilles. « J'aurais bien aimé lui apprendre des tours, si – si seulement j'avais eu la bonne taille pour le faire ! Oh là là ! J'oubliais que je dois grandir. Voyons, *comment* faire ? Je suppose que je dois boire ou manger quelque chose. Mais quoi ? C'est la grande question. »

La grande question est certainement « Quoi ? » Alice examine les fleurs et les brins d'herbe autour d'elle, mais ne voit rien qui ressemble à ce qu'elle pourrait manger ou boire pour grandir. Il y a un grand champignon qui pousse près d'elle, à peu près de sa taille. Elle regarde sous le champignon, et des deux côtés, et derrière, puis il lui vient à l'idée qu'elle pourrait aussi bien regarder dessus.

Elle se hisse sur la pointe des pieds et jette un coup d'œil par-dessus le bord du champignon. Son regard rencontre aussitôt celui d'une grande chenille bleue, assise au sommet, les bras croisés, en train de fumer tranquillement un long narguilé, sans accorder la moindre attention à elle ni à rien d'autre.

## 5 Conseils d'une Chenille

La Chenille et Alice s'observent un long moment en silence. Enfin la Chenille sort le narguilé de sa bouche et s'adresse à Alice d'une voix indolente et assoupie.

« Qui es-tu ? »

Cela n'encourage pas la conversation. Alice répond, plutôt timidement :

« Je... Je ne sais pas trop, madame, juste maintenant... Au moins je sais qui *j'étais* quand je me suis levée ce matin, mais je crois qu'on m'a changée plusieurs fois depuis.

– Que veux-tu dire ? » demande sévèrement la Chenille. « Explique-toi !

– Je peux pas m'expliquer *moi*, je le crains, madame, parce que je suis pas *moi*, vous voyez.

– Je ne vois pas », dit la Chenille.

« Je crains de ne pas pouvoir être plus claire », répond très poliment Alice, « car je ne le comprends pas moi-même, pour commencer. Et ça vous met la tête à l'envers de passer par tant de tailles différentes dans la même journée.

– Mais non », dit la Chenille.

« Peut-être que ça ne vous est pas encore arrivé, mais quand vous devrez vous transformer en chrysalide – vous devrez, un de ces jours, vous savez — et ensuite en papillon, j'imagine que vous vous sentirez un peu bizarre, non ?

– Pas du tout », dit la Chenille.

« Bon, peut-être que *vous* ressentez les choses autrement, mais ce que je sais, c'est que *moi* je me sentirais très bizarre.

– Toi ! » dit la Chenille d'un ton méprisant. « Qui es-tu, *toi* ? »

Les voici revenues au point de départ. Alice trouve cette Chenille irritante, à faire des réponses *si* courtes. Elle se dresse autant qu'elle peut et lui dit très sérieusement :

« Je pense que vous devriez d'abord me dire qui *vous* êtes.

– Pourquoi ? » demande la Chenille.

Encore une question difficile. Comme Alice ne trouve aucune bonne réponse, et que la Chenille paraît de *très* mauvaise humeur, elle décide de s'en aller.

« Reviens ! » appelle la Chenille. « J'ai quelque chose d'important à te dire ! »

Cela pourrait être intéressant. Alice fait demi-tour et revient.

« Garde ton calme », dit la Chenille.

« C'est tout ? » dit Alice, en s'efforçant de contrôler sa colère.

« Non », dit la Chenille.

Alice pense qu'elle pourrait aussi bien attendre, puisqu'elle n'a rien d'autre à faire, et que la chenille pourrait dire quelque chose qui vaut la peine, après tout. Pendant quelques minutes, elle fume sans rien dire. Mais enfin elle décroise ses bras, ressort le narguilé de sa bouche, et dit :

## Alice au Pays des Merveilles

« Alors tu crois que tu as changé, c'est ça ? »

– Je crains que oui, madame. Je ne peux pas me rappeler les choses comme je pouvais, et je ne reste pas à la même taille plus de dix minutes !

– Te rappeler *quelles* choses ? » demande la Chenille.

« Eh bien, j'ai essayé de réciter *Comme la petite abeille active*, mais c'est sorti tout différent ! » répond Alice d'un ton mélancolique.

« Récite *Vous êtes vieux, père William*<sup>1</sup> », dit la Chenille.

Alice croise les mains et commence.

*Vous êtes vieux, Père William, dit l'adolescent*

*Et vos cheveux sont devenus tout blancs ;*

*Pourtant vous vous tenez tout le temps sur la tête*

*À votre âge n'est-ce pas un peu bête ?*

*Quand j'étais jeun', répond le père à son garçon,*

*Je craignais fort d'abîmer ma cervelle ;*

*Mais maintenant je sais que j'ai rien dans l'citron,*

*Alors je l'fais encore et de plus belle.*

*Vous êtes vieux, dit le gamin, je le répète,*

*Et vous êtes devenu vraiment gras ;*

*Pourtant, vous faites de bien belles galipettes –*

*Comment, je vous prie, expliquez-vous ça ?*

---

<sup>1</sup> Poème édifiant écrit vers 1805 par Robert Southey, poète célèbre en son temps – dont le principal titre de gloire est de nous avoir légué l'histoire de Boucle d'Or et des trois ours.

*Vous êtes vieux, Père William, s'écrie le jeune homme, / Les quelques boucles qui vous restent sont grises ; / Vous êtes en bonne santé, Père William, un vigoureux vieillard, / Dites-m'en la raison je vous prie.*

*Aux jours de ma jeunesse, répond Père William, / Je me suis souvenu que la jeunesse s'envolerait vite, / Et je n'ai abusé ni de ma santé ni de ma vigueur / Afin de ne pas en manquer plus tard. (...)*

*Quand j'étais jeun', dit-il en hochant l' ciboulot,  
 Je conservais tous mes membres bien souples  
 Avec ce bon onguent – vingt shillings le kilo –  
 J'en ai des boîtes, je t'en vends un couple ?*

*Vous êtes vieux, et vot' mâchoire a le défaut  
 De pouvoir manger que de la bouillie ;  
 Or vous avez croqué l'oie, son bec et ses os –  
 Comment y arrivez-vous, je vous prie ?*

*Quand j'étais jeun', dit son père, au bord de la Loire,  
 Je parlais à ma femme jour et nuit ;  
 La force que ça a donné à ma mâchoire  
 A tenu le coup jusqu'à aujourd'hui.*

*Vous êtes vieux ; à l'âge où l'on pourrait penser  
 Que vot' vue est devenue imparfaite,  
 Vous t'nez une anguille en équilib' sur vot' nez –  
 Dites-moi s'il vous plaît comment vous faites ?*

*J'ai répondu à trois questions, lui dit son père.  
 Ça suffit, j'ai perdu assez de temps  
 À écouter tes boniments. Allez, va-t'en,  
 Ou j'te chasse à coups de pied dans l'derrière !*

« Ce n'est pas bien récité », dit la Chenille.

« Pas très bien, je le crains », dit timidement Alice. « Certains mots ont été changés.  
 – C'est faux du début à la fin », dit la Chenille d'un ton décidé.

Après quelques minutes de silence, la Chenille est la première à parler.

« Quelle taille veux-tu avoir ?

## Alice au Pays des Merveilles

– Oh, n’importe quelle taille, je ne suis pas difficile, mais on n’aime pas changer tout le temps, vous savez.

– Je ne sais *pas* », dit la Chenille.

Alice ne dit rien. Personne ne l’a jamais autant contredite de toute sa vie, et elle sent qu’elle est en train de perdre son sang-froid.

– Es-tu satisfaite maintenant ? » dit la Chenille.

– Eh bien, j’aimerais devenir *un peu* plus grande, madame, si ça ne vous dérange pas, dit Alice. Huit centimètres, c’est vraiment minable.

– C’est une excellente taille, non mais ! » grommelle la Chenille en se dressant de toute sa hauteur (elle mesure exactement huit centimètres).

« Mais je n’y suis pas habituée ! » plaide la pauvre d’un ton pitoyable.

« Elles sont pénibles, ces créatures, à se vexer si facilement », se dit-elle.

« Tu finiras par t’y habituer », dit la Chenille.

Elle remet le narguilé dans sa bouche et recommence à fumer.

Cette fois, Alice attend patiemment qu’elle se décide à reparler. Au bout d’une minute ou deux, la Chenille enlève le narguilé de sa bouche, bâille une ou deux fois, et se secoue. Puis elle descend du champignon et s’en va en rampant dans l’herbe.

« Un côté te fera grandir, et l’autre côté te fera rapetisser », se contente-t-elle de remarquer en partant.

« Un côté de *quoi* ? L’autre côté de *quoi* ? » se demande Alice.

« Du champignon », dit la Chenille, comme si Alice avait parlé à haute voix. Puis elle disparaît.

Alice regarde le champignon pensivement, en cherchant à déterminer quels sont ses deux côtés. Comme il est parfaitement rond, c’est une question très difficile. En fin de compte, elle l’entoure de ses bras autant qu’elle peut, et elle casse un petit morceau du bord avec chaque main.

« Et maintenant, lequel est lequel ? » se dit-elle. Elle grignote un bout du morceau de la main droite pour essayer. Aussitôt, elle sent un choc violent sous son menton : il s’est cogné sur son pied !

Ce changement soudain lui fait très peur, mais elle sent qu’elle n’a pas de temps à perdre, car elle rétrécit rapidement. Elle doit se dépêcher de manger un bout de l’autre morceau. Son menton

s'appuie si fort sur son pied qu'elle a à peine la place d'ouvrir la bouche. Mais elle y arrive quand même, et avale un peu du morceau de la main gauche.

\* \* \*

« Ouf ! ma tête est enfin libre », dit Alice d'un ton joyeux, qui devient vite inquiet quand elle découvre que ses épaules ont disparu. Tout ce qu'elle peut voir, quand elle regarde vers le bas, c'est une immense longueur de cou, qui semble s'élever comme une tige depuis une mer de feuilles vertes s'étalant loin dessous.

« C'est *quoi*, toute cette verdure ? » dit Alice. « Et *où* se cachent mes épaules ? Et oh, mes pauvres mains, comment se fait-il que je puisse pas vous voir ? » Elle les remue tout en parlant, mais cela ne semble produire aucun effet, sauf un peu d'agitation parmi les feuilles lointaines.

Comme il semble impossible d'amener ses mains à sa tête, elle essaie d'amener sa tête à ses mains, et elle est enchantée de découvrir que son cou veut bien se tordre dans n'importe quelle direction, comme un serpent. Elle a tout juste réussi à le courber vers le bas en un gracieux zigzag, et s'apprête à plonger dans les feuilles – dont elle constate qu'elles ne sont que les sommets des arbres sous lesquels elle se promenait – quand un sifflement aigu la fait reculer brusquement : un grand pigeon vient de lui voler au visage, et la frappe violemment de ses ailes.

« Serpent ! » glapit le Pigeon.

« Je ne suis *pas* un serpent », dit Alice, indignée. « Laissez-moi tranquille !

– Serpent, je le répète ! » répète le Pigeon, mais sur un ton plus modéré, avant d'ajouter, dans une sorte de sanglot, « J'ai tout essayé, mais rien ne semble leur convenir !

– Je n'ai aucune idée de ce que vous voulez dire.

– J'ai essayé les racines des arbres, et j'ai essayé les talus, et j'ai essayé les haies, continue le Pigeon sans lui prêter attention, mais ces serpents ! Impossible de les contenter ! »

Alice est de plus en plus perplexe, mais ça ne sert à rien de dire quelques chose tant que le Pigeon n'a pas fini.

« Comme si ce n'était pas un souci suffisant de couvrir les œufs, je dois rester sur le qui-vive, maudits serpents, jour et nuit ! Hé, je n'ai pas fermé l'œil une seconde depuis trois semaines !

## Alice au Pays des Merveilles

– Je suis désolée que vous ayez ces ennuis », dit Alice, qui commence à comprendre de quoi il parle.

« Et juste quand j’ai choisi l’arbre le plus haut du bois », continue le Pigeon en élevant sa voix jusqu’à un hurlement, « et juste quand je pense m’être enfin libéré d’eux, il faut qu’ils descendent du ciel en se tortillant ! Beurk, Serpent !

– Mais je ne suis *pas* un serpent, je vous dis ! Je suis une... Je suis une...

– Et alors ? Vous êtes une *quoi* ? » demande le Pigeon. « Je vois bien que vous essayez d’inventer quelque chose !

– Je... je suis une petite fille », dit Alice en hésitant, car elle se souvient du nombre de transformations qu’elle a subies.

« Vous plaisantez ! » dit le Pigeon d’un ton de profond mépris. « J’ai vu beaucoup de petites filles en mon temps, mais pas *une* avec un cou comme celui-là ! Non, non ! Vous êtes un serpent, et cela ne sert à rien de le nier. Je suppose qu’ensuite vous prétendrez que vous n’avez jamais goûté un œuf !

– J’ai mangé des œufs, certainement », dit Alice, qui ne ment jamais. « Mais les petites filles mangent autant d’œufs que les serpents, vous savez.

– Je n’y crois pas. Mais si c’est vrai, alors ce sont des sortes de serpents. Je ne peux rien dire de plus. »

La nouveauté de cette idée réduit Alice au silence pendant une minute ou deux, et le Pigeon en profite pour revenir à la charge.

« Vous cherchez des œufs, je le sais bien. Et cela revient au même que vous soyez une petite fille ou un serpent.

– Ça ne revient pas au même pour *moi* », dit vivement Alice. « Mais il se trouve que je ne cherche pas des œufs. Et si j’en cherchais, je ne voudrais pas des *vôtres* : je n’aime pas les œufs crus.

– Dans ce cas, allez-vous-en ! » dit le Pigeon dédaigneusement, en revenant dans son nid.

Alice s’accroupit comme elle peut au milieu des arbres. Son cou ne cesse de s’emmêler dans les branches, et elle doit constamment s’arrêter pour le tirer de là. Au bout d’un moment, elle se souvient qu’elle tient toujours des morceaux de champignon dans ses mains, et elle entreprend très

prudemment de grignoter d'abord l'un et ensuite l'autre. Elle devient tantôt plus grande, tantôt plus petite, jusqu'à ce qu'elle arrive à se ramener à sa taille habituelle.

Elle était éloignée de la bonne taille depuis si longtemps que cela lui fait tout bizarre au début. Mais elle s'y habitue en quelques minutes, et elle se met à se parler, comme d'habitude.

« Bon, j'en suis à la moitié de mon plan ! Comme tous ces changements sont étranges ! Je ne suis jamais sûre de ce que je vais être d'une minute à l'autre ! En tout cas, je suis revenue à ma bonne taille. Maintenant, faut que j'entre dans ce beau jardin – comment faire, mystère. »

En disant cela, elle arrive soudain dans une clairière, avec une petite maison d'un mètre de haut au milieu. « Je ne sais pas qui y habite », pense Alice, « mais ça n'irait pas de leur tomber dessus grande comme je suis. Hé, je leur ferais tellement peur qu'il deviendraient fous ! » Elle grignote donc un peu du morceau de la main droite, et s'approche de la maison seulement quand elle est redescendue à vingt centimètres.

## 6 Porc et poivre

Elle regarde la maison pendant une minute ou deux, et se demande ce que elle doit faire, quand un valet en livrée accourt soudain depuis le bois (elle le considère comme un valet parce qu'il est vêtu d'une livrée – sinon, d'après son seul visage, elle l'appellerait poisson) et frappe vigoureusement à la porte avec ses phalanges. Un autre valet en livrée, avec un visage rond et de grands yeux de crapaud, ouvre la porte. Alice observe que les deux valets portent des perruques poudrées et frisottées couvrant toute leur tête. Elle est très curieuse de découvrir ce que ça veut dire, et se glisse un peu hors du bois pour écouter.

Le Valet-Poisson commence par prendre sous son bras une immense lettre, presque aussi grande que lui, et par la tendre à l'autre en disant d'un ton solennel :

« Pour la Duchesse. Une invitation de la Reine à jouer au croquet. »

Le Valet-Crapaud répète, du même ton solennel, en changeant seulement un peu l'ordre des mots.

« De la Reine. Une invitation pour la Duchesse à jouer au croquet. »

Puis ils s'inclinent tous les deux, et leurs boucles s'emmêlent.

Cela fait tellement rire Alice qu'elle est obligée de reculer dans le bois de peur qu'ils l'entendent. Quand elle regarde de nouveau, le Valet-Poisson est parti, et le Valet-Crapaud est assis par terre près de la porte, à fixer le ciel d'un air stupide.

Alice va timidement jusqu'à la porte et frappe.

« Il ne sert à rien de frapper », dit le Valet, « et cela pour deux raisons. Premièrement, parce que je suis du même côté de la porte que toi. Deuxièmement, parce qu'ils font un tel boucan à l'intérieur que personne ne pourrait t'entendre. »

Il y a en effet un vacarme extraordinaire à l'intérieur – ça hurle et ça éternue constamment, et de temps en temps un grand fracas retentit, comme si on cassait une assiette ou une théière.

« Dans ce cas, dis Alice, comment je fais pour entrer, s'il vous plaît ?

– Cela pourrait avoir un sens de frapper », dit le Valet sans faire attention à elle, « si la porte était entre nous. Par exemple, si tu étais à *l'intérieur*, tu pourrais frapper, et je pourrais te laisser sortir, vois-tu. »

Il ne cesse de regarder le ciel en parlant, ce qu'Alice trouve décidément impoli. « Mais peut-être qu'il n'y peut rien », se dit-elle. « Ses yeux sont *tellement* près du sommet de sa tête. Mais il pourrait quand même répondre aux questions »

« Comment je fais pour entrer ? » répète-t-elle

« Je vais rester assis là », remarque le Valet, « jusqu'à demain... »

À ce moment, la porte de la maison s'ouvre, et un grand plat fonce tout droit vers la tête du Valet, frôle son nez et se casse en mille morceaux sur un arbre derrière lui.

« ...ou après-demain, peut-être », continue le valet sur le même ton, exactement comme si rien ne s'était passé.

« Comment je fais pour entrer ? » redemande Alice, en parlant plus fort.

« *Dois-tu vraiment entrer ? C'est la première question, tu sais.* »

C'est la première question, sans doute, mais Alice n'aime pas qu'on le lui dise. « La manière dont toutes ces créatures argumentent est vraiment pénible », se murmure-t-elle. « Il y a de quoi devenir folle ! »

Le Valet semble penser que ce qu'il a de mieux à faire, c'est de répéter sa remarque, en la variant un peu.

« Je vais rester assis là, de temps à autre, pendant des jours et des jours.

– Mais que dois-je faire ? » dit Alice.

« Ce qui te plaît », dit le Valet, et il se met à siffler.

« Oh, ça ne sert à rien de lui parler », dit Alice, au désespoir. « C'est un parfait idiot ! » Et elle ouvre la porte et entre.

La porte ouvre directement sur une grande cuisine, qui est pleine de fumée d'un bout à l'autre. La Duchesse est assise au milieu, sur un tabouret à trois pieds, en train de bercer un bébé. La cuisinière, penchée au-dessus du feu, remue un grand chaudron qui paraît plein de soupe.

« Il y a certainement trop de poivre dans cette soupe », se dit Alice en éternuant. Il y en a trop dans *l'air*, en tout cas. Même la Duchesse éternue de temps en temps. Quant au bébé, il alterne éternuements et hurlements sans un moment de répit. Les deux seules créatures dans la cuisine à ne *pas* éternuer sont la cuisinière et un grand chat allongé devant la cheminée, qui sourit jusqu'aux oreilles.

« Pourriez-vous me dire, s'il vous plaît », dit assez timidement Alice (car elle n'est pas sûre que ce soit bien poli de parler la première), « pourquoi votre chat sourit comme ça ? »

– C'est un Chat du Cheshire<sup>1</sup> », dit la Duchesse, « voilà pourquoi. Cochon ! »

Elle dit ce dernier mot avec une violence si soudaine qu'Alice ne peut pas s'empêcher de sursauter. Mais elle voit vite que c'est adressé au bébé, et pas à elle, alors elle reprend courage et continue.

« Je ne savais pas que les Chats du Cheshire souriaient toujours. En fait, je ne savais pas que les chats *pouvaient* sourire.

– Ils le peuvent tous », dit la Duchesse. « Et le font presque tous.

– Je n'en connais aucun qui le fait », dit très poliment Alice, très contente d'avoir engagé une conversation.

« Tu ne sais pas grand-chose, dit la Duchesse, c'est certain. »

Alice n'aime pas du tout le ton de cette remarque, et se dit qu'elle pourrait aussi bien changer le sujet de la conversation. Alors qu'elle est en train d'en chercher un, la cuisinière retire le chaudron de soupe du feu et entreprend aussitôt de lancer tout ce qu'elle a sous la main en direction

---

<sup>1</sup> Le Cheshire est un comté du Nord-Ouest de l'Angleterre, entre Manchester et Liverpool, où Lewis Carroll est né et a vécu jusqu'à l'âge de onze ans. L'expression *sourire comme un chat du Cheshire* existait depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle. Son origine est inconnue.

de la Duchesse et du bébé – les tisonniers d’abord, puis une pluie de casseroles, de plats et d’assiettes. La Duchesse ne s’en préoccupe pas, même quand ils l’atteignent ; et le bébé hurlait déjà tellement qu’il est impossible de dire si les projectiles le blessent ou non.

« Oh, je vous en *prie*, faites attention ! » s’écrie Alice en sautant sur place, aiguillonnée par la terreur quand une énorme soupière survole le bébé en rase-motte et le manque de justesse. « Oh, c’en est fait de son *précieux* nez !

– Si tout le monde s’occupait de ses affaires », dit la Duchesse en grognant, « le monde tournerait beaucoup plus vite qu’il ne le fait.

– Ce qui serait *pas* un avantage », dit Alice, « très heureuse d’avoir l’occasion d’exhiber un peu de son savoir. « Pensez donc au désordre que ça mettrait dans le jour et la nuit ! Vous voyez, la terre met vingt-quatre heures à tourner autour de son axe – ou est-ce douze ? Quel casse-tête !

– À propos de tête », dit la Duchesse, « qu’on lui coupe la tête !

Alice jette un coup d’œil inquiet à la cuisinière, pour voir si elle compte obéir à cet ordre. Mais elle est occupée à remuer la soupe, et n’a pas l’air d’écouter. Elle revient donc à ce qu’elle disait :

« Je *crois* que c’est vingt-quatre heures – ou est-ce douze ? Je...

– Oh ! Arrête de m’embêter ! » dit la Duchesse. « J’ai jamais pu supporter les chiffres ! »

Là-dessus, elle se remet à bercer son enfant, en chantant une sorte de berceuse et en le secouant brutalement à la fin de chaque vers.

*Parle dur à ton p’tit garçon<sup>1</sup>,  
Et bats-le quand il éternue ;  
C’est pour t’embêter qu’il remue,  
Chasse-le donc de la maison.*

Refrain (auquel se joignent la cuisinière et le bébé)

*Waouh ! waouh ! waouh !*

Quand la Duchesse chante le second couplet, elle secoue violemment le bébé de haut en bas, et la pauvre petite chose hurle tellement qu’Alice peut à peine entendre les paroles.

---

<sup>1</sup> Parodie d’un poème intitulé *Speak Gently*, écrit en 1849 par un poète mineur américain, Robert Bates (1809-1870) : *Parle gentiment à ton petit enfant ! / Veille à gagner son amour ; etc.*

*Je parle dur à mon garçon,  
 Je le bats quand il éternue ;  
 Que ça lui serve de leçon,  
 Qu'il sniff' son poivre dans la rue !*

Refrain

*Waouh ! waouh ! waouh !*

« Tiens, tu peux le bercer un petit coup, si tu en as envie ! » dit la Duchesse à Alice, en lui jetant le bébé dans les bras. « Je dois me préparer pour jouer au croquet avec la Reine. »

Elle se précipite hors de la pièce. La cuisinière jette une poêle après elle, mais la manque de peu.

Ce n'est pas sans mal qu'Alice attrape le bébé, car c'est une petite créature difforme, qui étend ses bras et ses jambes dans toutes les directions, « comme une étoile de mer » pense Alice. Le pauvre petit ronfle comme une machine à vapeur quand elle l'attrape, et ne cesse de se recroqueviller et de se redresser, de sorte que pendant une minute ou deux elle peut à peine le tenir.

Dès qu'elle découvre la manière correcte de le bercer (qui consiste à le tordre en une sorte de nœud, puis à saisir fermement son oreille droite et son pied gauche pour l'empêcher de se déplier), elle le sort à l'air libre. « Si je n'emmène pas cet enfant avec moi », pense Alice, « ils le tueront dans un jour ou deux, c'est sûr. Le laisser là-dedans, ce serait un meurtre ». Elle dit les derniers mots à haute voix, et la petite chose lui répond par un grognement (il a cessé d'éternuer entre-temps).

« Ne grogne pas, lui dit Alice. Ce n'est pas une façon convenable de t'exprimer. »

Le bébé grogne de nouveau, et Alice le regarde de plus près pour voir ce qui ne va pas. Il ne fait aucun doute qu'il a un nez *très* retroussé, plus proche d'un groin que d'un vrai nez. Et aussi, ses yeux semblent devenir extrêmement petits pour des yeux de bébé. Bref, Alice n'aime pas l'apparence de la chose. « Ou alors, peut-être qu'il ne fait que sangloter » se dit-elle, et elle regarde de nouveau ses yeux, pour voir s'il y a des larmes.

Non, pas de larmes.

## Alice au Pays des Merveilles

« Si tu dois devenir un cochon, mon cher », lui dit Alice sérieusement, « je ne veux plus m'occuper de toi. Fais attention ! »

La pauvre petite chose sanglote de nouveau, ou grogne de nouveau, impossible de le savoir, et ils continuent d'avancer en silence.

Alice en est à se demander, « Que vais-je faire de lui une fois que je l'aurai amené à la maison ? » quand il grogne encore si bruyamment qu'elle regarde son visage avec quelque inquiétude. Cette fois, il ne peut *pas* y'avoir d'erreur : c'est un cochon, ni plus ni moins.

Ce serait absurde de le porter plus loin. Elle pose donc la petite créature sur le sol, et se sent bien soulagée de le voir s'enfoncer dans la forêt en trottant tranquillement. « S'il avait grandi », se dit-elle, « il aurait fait un enfant horriblement laid, mais comme cochon il est plutôt mignon. » Elle se met à penser à des enfants de sa connaissance qui feraient de très beaux cochons et elle est en train de se dire « si seulement on savait comment les transformer... » quand elle est un peu étonnée de voir le Chat du Cheshire assis sur une branche d'arbre à quelques mètres.

Le Chat se contente de sourire en voyant Alice. Il paraît avoir bon caractère, pense-t-elle. Il a tout de même de *très* longues griffes et beaucoup de dents, et elle sent qu'il vaut mieux le traiter avec respect.

« Minou du Cheshire », commence-t-elle assez timidement

Elle ne sait pas du tout si ce nom pourrait lui plaire, mais il se contente d'élargir encore son sourire. « Bah, il a l'air content », pense Alice, et elle continue.

« Me dirais-tu, s'il te plaît, quel chemin je devrais suivre ?

– Cela dépend beaucoup de là où tu veux aller », dit le Chat

« Ça m'est égal où...

– Dans ce cas, tu peux prendre n'importe quel chemin », dit le Chat.

« ...pourvu que j'arrive *quelque part* », dit Alice en guise d'explication.

« Oh, tu es sûre d'arriver quelque part, si tu marches assez longtemps. »

Alice sent qu'on ne peut pas dire le contraire, et elle essaie donc une autre question.

« Quel genre de gens vivent par ici ?

– Dans *cette* direction », dit le Chat en faisant tourner sa patte droite, « habite un Chapelier. Et dans *cette* direction », en agitant l'autre patte, « habite un Lièvre de Mars. Choisis celui que tu veux : ils sont tous les deux fous<sup>1</sup>.

– Mais je ne veux pas aller chez les fous », remarque Alice.

« Oh, bien forcée : nous sommes tous fous ici. Je suis fou. Tu es folle.

– Comment sais-tu que je suis folle ?

– Tu dois l'être, sinon tu ne serais pas venue ici. »

Alice pense que cela ne prouve rien du tout, mais elle continue.

« Et comment sais-tu que tu es fou ?

– Pour commencer », dit le Chat, « un chien n'est pas fou. Tu l'admetts ?

– Je suppose.

– Eh bien, tu vois qu'un chien gronde quand il est en colère, et remue la queue quand il est content. Alors *moi*, je gronde quand je suis content, et je remue la queue quand je suis en colère. Je suis donc fou.

– J'appelle ça ronronner, pas gronder.

– Appelle ça comme tu veux », dit le Chat. « Tu joues au croquet avec la Reine aujourd'hui ?

– J'aimerais beaucoup, mais on ne m'a pas encore invitée.

– Tu m'y verras, dit le Chat, et il disparaît.

Cela n'étonne pas trop Alice, tellement elle s'habitue à ce qu'il se passe des choses étranges. Pendant qu'elle regarde toujours l'endroit où il se trouvait, le voici qui réapparaît soudain.

« À propos, dit-il, qu'est devenu le bébé ? J'avais presque oublié de le demander.

– Il s'est transformé en cochon. »

Alice répond très calmement, comme si le Chat était revenu de manière naturelle.

« Je m'en doutais, dit le Chat », et il disparaît.

Alice ne bouge pas, s'attendant plus ou moins à le revoir, mais il ne revient pas. Au bout d'une minute ou deux, elle part dans la direction où vit le Lièvre de Mars selon le Chat. « J'ai déjà vu des chapeliers », se dit-elle. « Le Lièvre de Mars sera bien plus intéressant, et peut-être, comme

---

<sup>1</sup> L'expression *Mad as a hatter* (fou comme un chapelier) est attestée au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, à la suite de troubles neurologiques apparus chez des ouvriers utilisant du mercure pour fabriquer des chapeaux de feutre. L'expression *Mad as a March Hare* (fou comme un lièvre de mars) remonte au XVI<sup>ème</sup> siècle. Les lièvres sont très excités en mars, saison des amours.

nous sommes en mai, il ne sera pas fou à lier — au moins, pas aussi fou qu'en mars. » En disant cela, elle lève les yeux, et revoit le Chat, assis sur une branche d'arbre.

« Tu as dit *cochon* ou *torchon* ? » demande le Chat.

« J'ai dit *cochon*. Et j'aimerais que tu cesses d'apparaître et de disparaître si brusquement : tu me donnes le vertige !

– Très bien », dit le Chat.

Et cette fois il disparaît très lentement, en commençant par le bout de sa queue et en finissant par le sourire, qui reste un certain temps après que le reste est parti.

« Ça alors ! J'ai souvent vu un chat sans un sourire », pense Alice, « mais un sourire sans un chat ! C'est la chose la plus curieuse que j'aie jamais vue de ma vie ! »

Elle n'a pas à marcher beaucoup pour apercevoir la maison du Lièvre de Mars. Elle pense que cela doit être la bonne maison, parce que les cheminées ressemblent à des oreilles et que la chaume du toit est de la fourrure. Cette maison est si grande qu'avant de s'en approcher elle grignote un peu plus du morceau de champignon de la main gauche, et se hausse jusqu'à une taille de soixante centimètres environ. Même ainsi, elle avance assez timidement, en se disant : « Et s'il était fou à lier après tout ! Est-ce que j'aurais pas mieux fait d'aller voir plutôt le Chapelier ? »

## 7 Un Thé Fou

Il y a une table mise sous un arbre devant la maison, et le Lièvre de Mars et le Chapelier y prennent le thé. Un Loir est assis entre eux, profondément endormi. Les deux autres l'utilisent comme coussin, reposent leurs coudes sur lui et bavardent par-dessus sa tête. « Très inconfortable pour le Loir », pense Alice. « Bon, comme il dort, je suppose que ça lui est égal. »

La table est grande, mais les trois sont tout serrés dans un coin.

– Pas de place ! Pas de place », crient-ils quand ils voient arriver Alice.

« Il y a *plein* de place ! » dit Alice, indignée, et elle s'assoit dans un grand fauteuil au bout de la table.

« Un peu de vin ? » propose le Lièvre de Mars d'un ton encourageant.

Alice regarde tout autour de la table, mais il n'y a rien dessus que du thé.

« Je ne vois pas de vin », dit-elle.

« Y'en a pas », dit le Lièvre de Mars.

« Dans ce cas, ce n'est pas très poli de m'en offrir », dit Alice en colère.

« C'est pas très poli de t'asseoir sans être invitée », dit le Lièvre de Mars.

« Je ne savais pas que c'était *vo*tre table. Elle est mise pour beaucoup plus que trois personnes.

– Faudrait te couper les cheveux », dit le Chapelier.

Il regardait Alice depuis un moment avec curiosité, mais ce sont ses premières paroles.

« Vous devriez apprendre à éviter les remarques personnelles », lui dit plutôt sévèrement Alice.

« C'est très grossier. »

Le Chapelier écarquille les yeux en entendant ça. Mais il ne *dit* que :

« Quelle est la différence entre un corbeau et un bureau ? »

« Ah, nous allons nous amuser un peu ! » pense Alice. « Je suis contente qu'ils commencent à poser des devinettes. »

« Je crois que je peux deviner ça », dit-elle.

« Tu veux dire que tu penses pouvoir trouver la réponse ? » demande le Chapelier.

« Exactement.

– Alors tu devrais dire ce que tu penses.

– Je le fais », réplique vivement Alice. « Au moins, je pense ce que je dis – c'est pareil, vous savez.

– Pas pareil du tout ! » dit le Chapelier. « Allons, tu pourrais aussi bien dire que *je vois ce que je mange* est pareil que *je mange ce que je vois* !

– Tu pourrais aussi bien dire », ajoute le Lièvre de Mars, « que *j'aime ce que j'ai* est pareil que *j'ai ce que j'aime* !

– Tu pourrais aussi bien dire », ajoute le Loir, qui semble parler dans son sommeil, « que *je respire quand je dors* est pareil que *je dors quand je respire* !

– Pour toi, c'est pareil, » dit le Chapelier.

La conversation s'interrompt là et les convives restent silencieux une minute, pendant qu'Alice essaie de rassembler ses souvenirs sur les corbeaux et les bureaux, sans trouver grand-chose.

Le Chapelier est le premier à rompre le silence.

« Quel jour du mois sommes-nous ? » demande-t-il en se tournant vers Alice.

## Alice au Pays des Merveilles

Il a sorti sa montre de sa poche, la regarde avec perplexité, la secoue, la porte à son oreille.

« Le quatre », lui dit Alice après avoir réfléchi un peu.

« Elle retarde de deux jours ! » soupire-t-il. « Je t'avais dit que le beurre ne ferait pas de bien aux rouages ! » ajoute-t-il en adressant un regard furieux au Lièvre de Mars.

– C'était le *meilleur* beurre », répond humblement le Lièvre de Mars.

« Oui, mais des miettes ont dû pénétrer avec », grommelle le Chapelier. « T'aurais pas dû le mettre avec le couteau à pain. »

Le Lièvre de Mars prend la montre et l'examine sombrement. Puis il la trempe dans sa tasse de thé, et l'examine de nouveau. Mais il ne trouve rien de mieux à dire que sa première remarque :

« C'était le *meilleur* beurre, vous savez. »

Alice regarde par-dessus l'épaule du Lièvre avec une certaine curiosité.

« Quel drôle de montre ! Elle dit le jour du mois, mais pas l'heure !

– Pourquoi devrait-elle le faire ? » murmure le Chapelier. « Est-ce que *ta* montre te dit quelle année nous sommes ? »

Alice n'a pas de mal à répondre.

« Bien sûr que non, mais c'est parce que l'année reste la même tellement longtemps.

– C'est justement le cas avec la *mienn*e », dit le Chapelier.

Alice se sent terriblement embarrassée. Il lui semble que la remarque du Chapelier n'a pas de sens, et pourtant elle est faite de mots connus.

« Je ne vous comprends pas vraiment », dit-elle aussi poliment que possible.

« Le Loir s'est rendormi », dit le Chapelier en lui versant un peu de thé chaud sur le nez.

Le Loir secoue la tête nerveusement et dit, sans ouvrir les yeux :

« Bien sûr, bien sûr, tout juste ce que j'allais remarquer moi-même.

– As-tu trouvé la devinette ? » demande le Chapelier.

« Non, j'abandonne. Quelle est la réponse ?

– Je n'en ai pas la moindre idée », dit le Chapelier.

« Moi non plus », dit le Lièvre de Mars.

« Je pense que vous avez mieux à faire », dit Alice en soupirant, « que de perdre votre temps à poser des devinettes qui n'ont pas de réponse.

## Alice au Pays des Merveilles

– Si tu connaissais le Temps aussi bien que moi », dit le Chapelier, « tu ne parlerais pas de le perdre comme un *objet*. Le Temps, c'est *quelqu'un*.

– Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

– Évidemment ! » dit le chapelier en secouant la tête dédaigneusement. « Je parie que tu n'as même jamais parlé au Temps !

– Peut-être que non », répond prudemment Alice, « mais je sais que je dois battre le temps<sup>1</sup> quand j'apprends la musique.

– Ah ! Tout s'explique », dit le Chapelier. « Il ne supporte pas qu'on le batte. Tu vois, il suffirait que tu sois en bons termes avec lui pour qu'il fasse presque tout ce que tu veux avec l'heure. Mettons qu'il soit neuf heures du matin, juste l'heure de commencer tes leçons. Tu n'as qu'à chuchoter une suggestion au Temps, et l'heure tourne en un clin d'œil ! Une heure et demie, l'heure de déjeuner ! »

(« Si seulement ça l'était », murmure le Lièvre de Mars).

« Ce serait formidable, bien sûr », dit pensivement Alice. « Mais alors — je n'aurais pas encore faim, vous savez.

– Pas tout de suite, peut-être », dit le Chapelier. « Mais tu pourrais la retenir à une heure et demie aussi longtemps que tu voudrais.

– C'est ce que vous faites ? »

Le Chapelier secoue la tête lugubrement.

« Pas moi, répond-il. Nous nous sommes disputés en mars dernier — juste quand *il* est devenu fou (il montre le Lièvre de Mars avec sa cuiller). C'était au grand concert donné par la Reine de Cœur, et je devais chanter

*Brille, brille, chauve-souris !<sup>2</sup>*

*Je me demand' pourquoi tu ris !*

– Tu connais la chanson, peut-être ?

– J'ai entendu quelque chose qui lui ressemble », dit Alice.

« Ça continue comme ça :

---

<sup>1</sup> En anglais, on bat le temps (*beat time*). En français on bat la mesure, mais on peut battre une mesure à trois temps, par exemple.

<sup>2</sup> *Twinkle, twinkle, little bat...* Parodie de *Twinkle, twinkle, little star* (brille, brille, petite étoile), poème écrit en 1806 par Jane Taylor, que tous les enfants anglophones chantent encore aujourd'hui sur l'air de *Ah vous dirai-je maman*.

*Loin du monde tu t'envoies  
Là-haut comme une casserole.  
Brille, brille... »*

Ici le Loir s'agite et commence à chanter en dormant *Brille, brille, brille, brille...* et continue si longtemps qu'ils doivent le pincer pour l'arrêter.

« Eh bien, j'avais à peine fini le premier couplet », dit le Chapelier, « que la reine a braillé, *Il massacre le temps ! Hop, sa tête !*

– C'est affreusement barbare ! » s'exclame Alice

« Et depuis ce moment », continue tristement le Chapelier, « le Temps ne fait rien de ce que je demande ! Il est toujours six heures maintenant. »

Une idée lumineuse vient à l'esprit d'Alice.

« C'est pour ça qu'il y a tellement de choses pour le thé ici ?

– Oui, c'est cela même », dit le Chapelier en soupirant. « C'est toujours l'heure du thé, et nous n'avons pas le temps de laver les choses d'un thé à l'autre.

– Alors vous tournez autour de la table, je suppose ?

– Exactement », dit le Chapelier. « Au fur et à mesure que les choses se salissent.

– Mais que se passe-t-il quand vous revenez au début ?

– Si nous changions de sujet », interrompt le Lièvre de Mars en bâillant. « Celui-là me fatigue. Je vote pour que la jeune dame nous raconte une histoire.

– Je crains de n'en connaître aucune », dit Alice, plutôt décontenancée par cette proposition.

« Dans ce cas, ce sera le Loir ! » s'écrient-ils tous les deux. « Réveille-toi, Loir ! »

Ils le pincet des deux côtés à la fois. Le Loir ouvre lentement les yeux.

« Je ne dormais pas », dit-il d'une petite voix rauque. « J'ai entendu tout ce que vous disiez, les gars.

– Raconte-nous une histoire ! » dit le Lièvre de Mars.

« Oui, s'il te plaît ! » dit Alice.

– Et en vitesse », ajoute le Chapelier, « sinon tu t'endormiras avant d'avoir fini.

– Il était une fois trois petites sœurs », commence le Loir en toute hâte. « Et elles s'appelaient Elsie, Lacie et Tillie. Et elles vivaient au fond d'un puits...

## Alice au Pays des Merveilles

– Que mangeaient-elles ? » demande Alice, qui s'intéresse depuis toujours à ce que les gens mangent et boivent.

« Elles mangeaient de la mélasse », dit le Loir après avoir réfléchi une minute ou deux.

« Elles ne pouvaient pas faire ça, tu sais », dit aimablement Alice. « Elles auraient été malades.

– Elles l'étaient, justement », dit le Loir. « *Très* malades. »

Alice essaie de s'imaginer à quoi ressemblerait une manière de vivre si extraordinaire, mais c'est trop difficile et elle pose une autre question.

« Mais pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits ?

– Prends un peu plus de thé », lui propose très sérieusement le Lièvre de Mars.

« Je n'ai encore rien bu, répond Alice d'un ton offensé, donc je ne peux pas en prendre plus.

– Tu veux dire que tu ne peux pas en prendre *moins* », dit le Chapelier. « C'est très facile de prendre *plus* que rien.

– Personne n'a demandé *votre* avis », dit Alice.

« Qui fait des remarques personnelles maintenant ? » demande triomphalement le Chapelier.

Alice ne sait pas trop que répondre à cela. Elle se verse donc un peu de thé et prend une tartine de pain beurré, puis se tourne vers le Loir et répète sa question.

« Pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits ? »

Le Loir réfléchit de nouveau une minute ou deux, puis dit :

« C'était un puits de mélasse.

– Ça n'existe pas ! » dit Alice.

Elle commence à s'énerver, mais le Chapelier et le Lièvre de Mars font « Chut ! Chut ! » et le Loir remarque d'un air boudeur :

« Si tu peux pas être polie, t'as qu'à finir l'histoire toi-même.

– Non, continue, je t'en prie », dit très humblement Alice. « Je ne t'interromprai plus. Je reconnais qu'il peut y en avoir *un*.

– Un, vraiment ! »

Le Loir paraît très indigné. Il accepte pourtant de continuer.

« Ainsi ces trois petites sœurs... Elles apprenaient à tirer<sup>1</sup>, vous savez.

– Que tiraient-elles ? » dit Alice en oubliant sa promesse.

« De la mélasse, dit le Loir », sans prendre le temps de réfléchir, cette fois.

« Je veux une tasse propre », interrompt le Chapelier. « Bougeons tous d'une place.

Il se décale en parlant, et le Loir le suit. Le Lièvre de Mars s'installe à la place du Loir, et Alice prend sans enthousiasme la place du lièvre de Mars. Le Chapelier est le seul que le changement avantage. Et Alice est bien plus mal lotie qu'avant, parce que le Lièvre de Mars vient de renverser le pot de lait dans son assiette.

Comme elle ne veut pas offenser le Loir de nouveau, elle commence très prudemment.

« Mais je ne comprends pas. D'où tiraient-elles la mélasse ?

– Tu peux tirer de l'eau d'un puits à eau », dit le Chapelier. « Je pense donc que tu pourrais tirer de la mélasse d'un puits à mélasse – hein, idiot ?

– Mais elles étaient *dans* le puits », dit Alice au Loir, en préférant ignorer cette dernière remarque.

« Évidemment qu'elles y étaient. Épuisées. »

Cette réponse trouble tellement la pauvre Alice qu'elle laisse le Loir continuer un certain temps sans l'interrompre. Il bâille et se frotte les yeux, ayant de plus en plus sommeil.

« Elles apprenaient à tirer, et elles tiraient toutes sortes de choses – tout ce qui commence par un P...

– Pourquoi P ? » demande Alice.

« Pourquoi pas ? » demande le Lièvre de Mars.

Alice se tait.

Le Loir a fermé les yeux pendant ce temps, et s'est endormi. Mais quand le Chapelier le pince, il se réveille de nouveau en poussant un petit cri, et continue :

« ... ce qui commence par un P, comme des pièges à souris, des planètes, des prévisions, des petits patapons – tu sais, *il était une bergère, et ron et ron petit patapon* – as-tu jamais vu un tirage photographique<sup>2</sup> de patapon ? »

---

<sup>1</sup> Dans le texte original, le verbe ambigu est *draw*, qui signifie soit dessiner, soit tirer (tirer une charrette, tirer au sort, tirer de l'eau d'un puits). On a d'abord l'impression qu'elles apprenaient à dessiner, puis on comprend peu à peu qu'il s'agit de l'eau ou de la mélasse du puits.

<sup>2</sup> Ici, le texte original revient au dessin par le mot *a drawing*, qui n'a aucun rapport avec l'eau d'un puits.

Alice n'y comprend plus rien.

« En vérité », dit-elle, « maintenant que tu me le demandes, je ne pense pas...

– Dans ce cas, tu ferais mieux de ne rien dire », déclare le Chapelier.

Trouvant que cette impolitesse dépasse les bornes, Alice se lève, totalement dégoûtée, et s'en va. Le Loir s'endort immédiatement, et aucun des deux autres ne remarque son départ, bien qu'elle se retourne une ou deux fois, espérant à moitié qu'ils la rappellent. La dernière fois qu'elle les voit, ils sont en train d'essayer de mettre le Loir dans la théière.

« En tout cas, je ne reviendrai jamais *ici* ! » dit Alice en cherchant son chemin dans la forêt.  
« De tous les goûters que j'ai connus dans ma vie, c'est le plus stupide ! »

Juste au moment où elle dit cela, elle remarque qu'un arbre a une petite porte qui permet d'entrer dedans. « C'est très étrange », pense-t-elle. « Mais tout est étrange aujourd'hui. Je peux aussi bien entrer tout de suite. » Aussitôt dit, aussitôt fait.

Elle se retrouve une fois de plus dans la grande salle, tout près de la petite table de verre. « Cette fois, je vais mieux me débrouiller », se dit-elle. Elle commence par prendre la petite clé dorée, et par ouvrir la porte qui mène au jardin. Ensuite elle se met à grignoter le champignon (dont elle a gardé un morceau dans ma poche) pour descendre à trente centimètres de haut. Puis elle traverse le petit couloir. Et *enfin* elle arrive dans le beau jardin, parmi les parterres de fleurs multicolores et les fraîches fontaines.

## 8 Le terrain de croquet de la Reine.

Un grand rosier se dresse à l'entrée du jardin. Ses roses sont blanches, mais trois jardiniers sont très occupés à les peindre en rouge. Alice trouve cela très bizarre, et en s'approchant pour les regarder elle en entend un dire :

« Attention, Cinq ! M'asperge pas de peinture comme ça !

– Pas fait exprès », dit Cinq d'un ton maussade. « Sept m'a cogné le coude.

Sur quoi Sept lève les yeux et dit :

« C'est ça, Cinq ! Accuse toujours les autres !

– Cause toujours ! » dit Cinq. « Pas plus tard qu’hier, j’ai entendu la Reine dire que ce serait bien fait pour toi si on te coupait la tête.

– Pour quelle raison ? » demande celui qui a parlé le premier.

« Ça *te* regarde pas, Deux », dit Sept.

« Si, ça *le* regarde ! » déclare Cinq. « Et je vais lui dire : c’est parce que t’as apporté à la cuisinière des oignons de tulipe au lieu d’oignons de cuisine. »

Sept jette son pinceau par terre et commence à dire « Non, mais n’importe quoi... » quand son regard se pose par hasard sur Alice alors qu’elle les observe, et il s’arrête aussitôt. Les autres se tournent aussi vers elle et tous les trois la saluent bien bas.

« Me diriez-vous, s’il vous plaît », dit timidement Alice, « pourquoi vous peignez ces roses ? »

Cinq et Sept se taisent, mais regardent Deux. Celui-ci explique à voix basse :

« Eh bien, le fait est, vous voyez, Mademoiselle, çui-là aurait dû être un rosier rouge, et nous en avons planté un blanc par erreur<sup>1</sup>. Si la Reine s’en apercevait, on nous couperait la tête, vous savez. Donc vous voyez, Mademoiselle, on fait de notre mieux, avant qu’elle arrive, pour... »

À cet instant, Cinq, qui regardait nerveusement le jardin, s’écrie :

« La Reine ! La Reine ! »

Les trois jardiniers se jettent immédiatement à plat ventre sur le sol. On entend un grand bruit de pas et Alice se retourne, ayant très envie de voir la Reine.

En premier marchent dix soldats portant des massues/trèfles<sup>2</sup>. Ils ont la même forme que les trois jardiniers, longs et plats, avec leurs mains et leurs pieds aux quatre coins. Puis viennent dix courtisans, ornés de diamants/carreaux, et marchant deux par deux comme les soldats. Ensuite les dix enfants royaux : les petits chéris sautillent joyeusement, main dans la main, en couples, tous ornés de cœurs. Des invités viennent derrière, principalement des Rois et Reines, et Alice reconnaît parmi eux le Lapin Blanc ; il parle de façon précipitée, sourit à tout ce qui se dit, et passe sans la

---

<sup>1</sup> Souvenir de la Guerre des deux roses, au XVème siècle, entre les Lancaster, qui avaient une rose rouge dans leurs armoiries, et les York, qui avaient une rose blanche. Cette guerre est très présente dans les drames historiques de Shakespeare.

<sup>2</sup> Les soldats portent des *clubs*. Le mot *club* peut signifier massue ou trèfle (sans parler du Club Méditerranée). Au pays des merveilles, le mot a les deux sens à la fois. Les soldats portent des massues en tant que soldats, et des trèfles en tant que cartes à jouer. De même pour les courtisans ornés de *diamonds*, ce qui peut signifier diamants ou carreaux.

remarquer. Le valet de Cœur le suit, portant la couronne du Roi sur un coussin de velours cramoisi. Et à la fin de cette grande procession s'avancent LE ROI ET LA REINE DE CŒUR.

Alice se demande si elle ne devrait pas se jeter à plat ventre comme les deux jardiniers, mais elle ne se rappelle pas avoir jamais entendu parler d'une telle règle au passage d'une procession. « Et d'ailleurs, à quoi servirait une procession », pense-t-elle, « si tous les gens devaient se mettre à plat ventre, ce qui les empêcherait de la voir ? » Elle reste donc debout, et attend.

Quand la procession arrive à sa hauteur, ils s'arrêtent tous et la regardent, et la Reine dit, sévèrement, « Qui est-ce ? » Elle le dit au Valet de Cœur, qui se contente de s'incliner et de sourire en guise de réponse.

« Idiot ! » dit la Reine, qui secoue la tête avec impatience avant de se tourner vers Alice et de demander :

« Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

– Je m'appelle Alice, plaise à votre Majesté », dit très poliment Alice.

« C'est rien qu'un paquet de cartes, après tout », ajoute-t-elle en elle-même, « et je n'ai pas à en avoir peur ! »

« Et qui sont ceux-là ? » demande la Reine.

Elle montre les trois jardiniers qui sont étendus autour du rosier. Comme ils sont couchés à plat ventre, et que le motif sur leur dos est le même que celui du reste du paquet, elle ne peut pas savoir si ce sont des jardiniers, ou des soldats, ou des courtisans, ou trois de ses propres enfants.

« Est-ce que je sais, *moi* ? C'est pas *mon* affaire », dit Alice, étonnée par sa propre audace.

La Reine devient toute rouge de fureur et, après l'avoir dévisagée un moment avec la férocité d'une bête sauvage, se met à crier :

« Hop, sa tête ! Hop, sa...

– Sottise ! » dit Alice d'une voix forte et ferme, et la Reine se tait.

Le Roi lui pose la main sur le bras et dit timidement :

« Voyons, ma chère, ce n'est qu'une enfant ! »

La Reine en colère s'adresse au Valet.

« Retournez-les ! »

Le Valet le fait, très soigneusement, avec son pied.

« Debout ! » hurle la Reine.

Les trois jardiniers se redressent aussitôt d'un bond, et se mettent à saluer le Roi, la Reine, les enfants royaux, et tous les autres.

« Ça suffit ! » s'écrie la Reine. « Vous me donnez le vertige. Mais que *faisiez-vous* ici ? » ajoute-t-elle en regardant le rosier.

Deux pose un genou en terre et dit, d'un ton très humble :

« Plaise à votre Majesté, nous voulions...

– Je vois ! » dit la Reine en examinant les roses. « Hop, leur tête ! »

La procession repart. Trois des soldats restent en arrière pour exécuter les malheureux jardiniers, qui courent après Alice pour solliciter sa protection.

« On ne va pas vous décapiter ! » dit Alice, et elle les met dans un grand pot à fleurs qui se trouve là.

Les trois soldats les cherchent pendant une minute ou deux, puis rejoignent les autres tranquillement.

« Leurs têtes sont coupées ? » crie la Reine.

« Leurs têtes sont parties, plaise à votre Majesté ! » répondent les soldats en criant.

« C'est bon ! crie la Reine. Tu sais jouer au croquet ? »

Les soldats ne disent rien et regardent Alice, car il est évident que la question s'adresse à elle.

« Oui ! » s'écrie Alice.

« Alors viens ! » rugit la Reine.

Alice se joint à la procession, en se demandant ce qui va se passer ensuite.

« C'est – c'est une belle journée ! » dit une voix timide toute proche.

Elle marche à côté du Lapin Blanc, qui lui lance des regards inquiets.

« Oui, très belle », dit Alice. « Où est la Duchesse ? »

– Chut ! Chut ! » dit le lapin.

Il regarde nerveusement par-dessus son épaule, se dresse sur la pointe des pieds et lui murmure à l'oreille :

« Elle est condamnée à être exécutée.

– Pour quelle cause ?

– Avez-vous dit *Quelle triste chose !* ? » demande le Lapin.

« Non, je ne trouve pas ça triste du tout. J'ai dit *Pour quelle cause ?*

## Alice au Pays des Merveilles

– Elle a giflé la Reine... », commence le Lapin.

Alice pousse un petit cri amusé, qui fait peur au Lapin.

« Oh, chut ! » chuchote-t-il. « La Reine va vous entendre ! La Duchesse est arrivée en retard, voyez-vous, et la Reine a dit...

– À vos places ! » s'écrie la Reine d'une voix de tonnerre.

Les gens se mettent à courir dans toutes les directions, se cognant les uns les autres, mais ils trouvent leur place au bout d'une minute ou deux, et le jeu commence.

Alice se dit qu'elle n'a jamais vu un terrain de croquet aussi étrange de toute sa vie. Il n'est que creux et bosses. Les boules de croquet sont des hérissons vivants, les maillets des flamants roses vivants, et les soldats doivent se courber et faire le pont en s'appuyant sur leurs pieds et leurs mains pour former les arceaux.

Pour commencer, Alice trouve très difficile de manœuvrer son flamant. Elle parvient à coincer assez confortablement son corps sous son bras, avec ses jambes pendantes, mais en général, dès qu'elle allonge son cou et s'apprête à frapper le hérisson avec sa tête, il *tient* à se tordre le cou et à la dévisager avec une expression si perplexe qu'elle ne peut s'empêcher d'éclater de rire. Et quand elle réussit à lui remettre la tête en bas pour recommencer, c'est très provocant de découvrir que le hérisson s'est déroulé et s'en va à petits pas. De plus, comme il y a toujours une crête ou un sillon dans la direction où elle voudrait faire rouler le hérisson, et comme les soldats courbés ne cessent de se redresser et de partir ailleurs, elle en arrive vite à conclure que c'est un jeu vraiment ardu.

Les joueurs jouent tous en même temps, sans attendre leur tour, en se querellant constamment et en se disputant les hérissons. Il ne faut pas longtemps à la Reine pour être furieuse et pour taper du pied partout en criant *Hop, sa tête ! Hop, sa tête !* à chaque minute.

Alice commence à se sentir mal à l'aise. Elle ne s'est pas encore disputée avec la reine, c'est sûr, mais elle sait que cela peut se produire à tout instant. « Et alors », se demande-t-elle, « que m'arriverait-il ? Ils aiment un peu trop décapiter les gens, par ici. Le grand miracle, c'est qu'il y a encore des gens vivants ! »

Elle regarde autour d'elle en cherchant un moyen de s'échapper, et en se demandant si elle pourrait partir sans être vue, quand elle remarque une apparition curieuse en l'air. Cela l'intrigue

beaucoup au début, mais au bout d'une minute ou deux elle comprend que c'est un sourire. « C'est le Chat du Cheshire », se dit-elle. « Au moins, j'aurai quelqu'un à qui parler. »

« Comment ça va ? » dit le Chat dès qu'il a assez de bouche pour parler.

Alice attend que ses yeux apparaissent pour le saluer. « Ça ne sert à rien de lui parler », pense-t-elle, « tant que je ne vois pas ses oreilles, ou au moins une des deux. » Une minute de plus et toute la tête est visible. Elle pose alors son flamant et commence à lui raconter la partie. Elle est bien contente d'avoir quelqu'un qui l'écoute. Le Chat semble penser qu'elle en voit assez, et ne montre rien de plus que sa tête.

« Je trouve qu'ils ne jouent pas loyalement », dit Alice d'un ton plutôt plaintif, « et ils se disputent si affreusement qu'on ne s'entend pas parler – et ils n'ont pas l'air d'avoir des règles de jeu – ou s'ils en ont, personne ne les suit – et vous n'avez pas idée à quel point c'est dérangeant que toutes les choses soient vivantes – par exemple le prochain arceau sous lequel doit passer ma boule est en train de se promener à l'autre bout du terrain – et j'aurais croqué le hérisson de la Reine juste maintenant, sauf qu'il s'est enfui en voyant arriver le mien !

– Comment aimes-tu la Reine ? » demande le Chat à voix basse.

« Pas du tout. Elle est tellement... »

Juste à ce moment, elle s'aperçoit que la Reine est derrière elle, en train d'écouter.

« ...sûre de gagner que ça ne vaut même pas la peine de finir la partie.

La Reine sourit et s'éloigne.

« À *qui* parles-tu ? » demande le Roi, en s'approchant d'Alice et en observant la tête du Chat avec beaucoup de curiosité.

« C'est un de mes amis – un Chat du Cheshire. Permettez-moi de vous le présenter.

– Il ne me plaît pas du tout », dit le Roi. « Il peut néanmoins me baiser la main, s'il le désire.

– J'aime mieux pas, remarque le Chat.

– Ne soyez pas impertinent », dit le Roi. « Et ne me regardez pas comme ça ! »

Il se met derrière Alice tout en parlant.

« Un chat peut regarder un roi, dit Alice. J'ai lu ça quelque part, mais je me rappelle pas où.

– Bon, il faut l'enlever, dit le Roi d'un ton bien décidé. »

Il appelle la Reine, qui passe à ce moment.

« Ma chère ! Je souhaite que vous fassiez enlever ce chat ! »

## Alice au Pays des Merveilles

La reine ne connaît qu'une façon de résoudre tous les problèmes.

« Hop, sa tête ! » dit-elle, sans même lui jeter un coup d'œil.

« Je vais chercher le bourreau moi-même », dit vivement le Roi, et il part aussitôt.

Autant aller voir où en est la partie, se dit Alice en entendant la Reine hurler passionnément au loin. Elle l'a déjà entendue condamner trois joueurs à être exécutés pour avoir manqué leur tour, et elle n'aime pas trop la tournure que prennent les choses, car la partie est si confuse qu'elle ne sait jamais si c'est son tour ou pas. Elle se met donc à la recherche de son hérisson.

Il est en train de se bagarrer avec un autre hérisson, ce qui semble à Alice une bonne occasion de croquer l'un avec l'autre. Sauf que son flamant est parti de l'autre côté du jardin, où Alice le voit en train d'essayer en vain de se percher sur une branche d'arbre.

Le temps qu'elle l'attrape et le ramène, la bagarre est finie et les deux hérissons ont disparu. « Bah, tant pis », se dit Alice, « puisque de toute façon il n'y a plus aucun arceau de ce côté du terrain. » Elle coince donc le flamant sous son bras pour l'empêcher de s'échapper de nouveau, et retourne bavarder avec son ami.

En s'approchant du Chat du Cheshire, elle est étonnée de trouver une grande foule autour de lui. Une dispute se déroule entre le bourreau, le Roi et la Reine, qui parlent en même temps pendant que tous les autres font silence et paraissent très mal à l'aise.

Dès qu'ils voient Alice, ils font appel à elle tous les trois pour régler la question, et ils lui répètent leurs arguments, mais comme ils parlent tous à la fois elle a du mal à comprendre exactement ce qu'ils disent.

L'argument du bourreau est qu'on peut pas couper une tête s'il n'y a pas de corps d'où la couper. Qu'il n'a jamais fait une chose pareille, et qu'il ne va pas s'y mettre à son âge.

L'argument du Roi est que tout ce qui a une tête peut être décapité, et que ça suffit les bêtises.

L'argument de la Reine est que si on ne fait pas quelque chose en un rien de temps, elle fera exécuter tout le monde. (C'est cette dernière remarque qui a rendu toute la troupe muette et inquiète.)

Alice ne trouve rien d'autre à dire que :

« Il appartient à la Duchesse. Vous feriez mieux de l'interroger *elle*.

– Elle est en prison », dit la Reine au bourreau. « Allez la chercher. »

Le bourreau file comme une flèche.

La tête du Chat commence à s'estomper dès que le bourreau s'en va, et quand il revient avec la Duchesse, elle a entièrement disparu. Le Roi et le bourreau courent dans tous les sens pour la retrouver, tandis que le reste de la troupe retourne à la partie.

## 9 L'histoire de la Tortue d'Imitation

« Tu ne peux pas savoir combien je suis enchantée de te revoir, ma chère vieille chose ! » dit la Duchesse en donnant affectueusement le bras à Alice.

Elles partent ensemble. Alice est très contente de la trouver de si bonne humeur. Elle se dit que c'était peut-être seulement le poivre qui la rendait si volcanique quand elle l'a rencontrée dans la cuisine.

« Quand *je* serai une Duchesse », se dit-elle (sans trop espérer le devenir, cependant), « je n'aurai *pas du tout* de poivre dans ma cuisine. La soupe se débrouille très bien sans – Peut-être que c'est toujours le poivre qui échaude les gens et aussi » poursuit-elle, très contente d'avoir trouvé une nouvelle sorte de règle « que c'est le vinaigre qui les aigrit, et la camomille qui les rend amers et – et – le sucre d'orge et les autres friandises qui adoucissent les enfants. Si seulement les gens savaient *ça* : ils seraient moins pingres pour en offrir, hein... »

Elle a complètement oublié la Duchesse, et elle sursaute quand elle entend sa voix à son oreille.

« Tu réfléchis à quelque chose, ma chère, et tu en oublies de parler. Je ne peux pas te dire juste maintenant la morale à en tirer, mais *ça* me reviendra dans un instant.

– Peut-être qu'il n'y a pas de morale à en tirer », ose remarquer Alice.

« Tut, tut, mon enfant ! Tout a une morale, il suffit de la trouver. »

Elle se serre de plus en plus contre Alice en parlant. Alice n'aime pas beaucoup qu'elle soit si proche. D'abord parce que la Duchesse est très laide, et ensuite parce qu'elle a juste la bonne taille pour poser son menton sur l'épaule d'Alice, et que son menton est cruellement pointu. Mais comme elle ne veut pas être malpolie, elle le supporte tant bien que mal.

« La partie va plutôt mieux maintenant », dit-elle pour entretenir un peu la conversation.

« Tout juste », dit la Duchesse. « Et la morale de *ça*, c'est : *Oh, c'est l'amour, c'est l'amour, qui fait tourner le monde !*

– Quelqu’un a dit que c’est quand chacun s’occupe de ses propres affaires », murmure Alice.

« Bah, c’est à peu près pareil ! »

Elle enfonce son petit menton pointu dans l’épaule d’Alice et ajoute :

« Et la morale de ça, c’est : *Occupez-vous du sens, et les mots se débrouilleront tout seuls.* »

« Comme elle aime trouver des morales aux choses ! » pense Alice.

« Je suppose que tu te demandes pourquoi je ne mets pas le bras autour de ta taille », dit la Duchesse au bout d’un moment. « La raison, c’est que j’ai des doutes sur l’humeur de ton flamant. Vais-je tenter l’expérience ?

– Il pourrait vous piquer du bec », dit prudemment Alice.

Elle n’a pas du tout envie qu’elle tente l’expérience.

« Très vrai, dit la Duchesse. Les flamants et la moutarde piquent tous les deux. Et la morale de ça, c’est : *Qui se ressemble, s’assemble.*

– Sauf que la moutarde ne ressemble pas à un flamant.

– Exact, comme d’habitude », dit la Duchesse. « Comme tu exprimes clairement les choses !

– C’est un minéral, je *crois*.

– Bien sûr », dit la Duchesse, qui semble prête à approuver tout ce que dit Alice. « Il y a une grande mine de moutarde près d’ici. Et la morale de ça, c’est : *Il ne faut pas juger les gens sur leur mine.* »

Sans s’occuper de cette dernière remarque, Alice s’exclame :

« Oh, je sais ! C’est un végétal. Ça n’y ressemble pas, mais c’en est un.

– Je suis bien de ton avis », dit la Duchesse. « Et la morale de ça, c’est : *Sois ce que tu pourrais sembler être* – ou si tu veux le formuler plus simplement : *Ne t’imagine jamais ne pas être différente de ce qu’il pourrait paraître aux autres que ce que tu étais ou pourrais avoir été n’était pas différent de ce que tu étais qui aurait pu leur avoir paru différent.*

– Je pense que je comprendrais mieux ça », dit poliment Alice, « si c’était écrit. Mais je ne vous suis pas très bien quand vous le dites.

– Ce n’est rien à côté de ce que je pourrais dire si je le voulais », dit la Duchesse d’un ton satisfait.

« Je vous prie de pas vous donner la peine d’en dire plus long.

– Oh, ne me parle pas de peine ! » dit la Duchesse. « Je te fais cadeau de tout ce que j’ai dit jusqu’à présent. »

« Un cadeau qui ne coûte pas cher ! » pense Alice. « Je suis contente que les gens ne me donnent pas ce genre de cadeau pour mon anniversaire ! » Mais elle se garde de lui dire ce qu’elle en pense.

« Encore en train de réfléchir ? » demande la Duchesse, avec une autre piqûre de son petit menton pointu.

« J’ai le droit de réfléchir », dit vivement Alice, car elle commence à se sentir inquiète.

« Tu en as à peu près autant le droit », dit la Duchesse, « que les cochons l’ont de voler. Et la mo... »

Mais là, à la grande surprise d’Alice, la voix de la Duchesse s’éteint, au milieu même de son mot favori, « morale », et le bras qu’elle a passé sous le sien se met à trembler. Alice lève les yeux et voit la Reine devant elles, les bras croisés, les sourcils aussi froncés qu’un ciel d’orage.

« – Belle journée, votre Majesté ! » murmure faiblement la Duchesse.

« Dernier avertissement ! » crie la Reine en tapant du pied. « Hop vous disparaissent, ou hop votre tête, et ça prendra la moitié d’un rien de temps ! Choisissez ! »

La Duchesse choisit, et s’en va aussitôt.

« Continuons la partie », dit la Reine à Alice.

Alice a trop peur pour dire le moindre mot, mais elle la suit lentement jusqu’au terrain de croquet.

Les autres invités ont profité de l’absence de la Reine pour se reposer à l’ombre. Cependant, ils retournent vite au jeu dès qu’ils l’aperçoivent, la Reine ayant simplement remarqué que s’ils traînaient, hop les têtes.

Pendant tout le temps qu’ils jouent, la Reine n’arrête pas de se quereller avec les autres joueurs et de hurler « Hop, sa tête ! » Ceux qu’elle condamne sont emmenés par les soldats, qui doivent donc cesser de faire les arceaux, si bien qu’au bout d’une demi-heure à peu près il ne reste plus aucun arceau et que tous les joueurs, sauf le Roi, la Reine et Alice, sont en détention et attendent leur exécution.

Alors la Reine s’arrête, toute essoufflée, et demande à Alice :

« As-tu déjà vu la Tortue d’Imitation ? »

– Non. Je ne sais même pas ce que c’est, une Tortue d’Imitation.

## Alice au Pays des Merveilles

– C’est ce qui sert à faire la Soupe de Tortue d’Imitation<sup>1</sup> », dit la Reine.

« Je n’en ai jamais vu, ni entendu parler.

– Viens donc, dans ce cas, et elle te racontera son histoire. »

Tandis qu’elles partent ensemble, Alice entend le Roi dire à voix basse aux prisonniers :

« Vous êtes tous graciés. »

« Allons, *voilà* une bonne chose de faite ! » se dit-elle, car toutes ces exécutions que la Reine ordonnait la rendaient malheureuse.

Elles rencontrent bientôt un Griffon, qui dort au soleil. (Si vous ne savez pas ce qu’est un griffon, regardez l’image.)

« Debout, paresseux ! » dit la Reine. « Emmène cette jeune dame voir la Tortue d’Imitation et écouter son histoire. Je dois retourner assister à quelques exécutions que j’ai ordonnées. »

Elle s’en va, laissant Alice seule avec le Griffon. Alice n’aime pas beaucoup l’apparence de cette créature, mais elle pense qu’elle sera plus en sécurité en restant auprès de lui qu’en accompagnant cette Reine féroce. Elle reste donc là.

Le Griffon s’assoit et se frotte les yeux. Puis il regarde la Reine jusqu’à ce qu’elle disparaisse, et il glousse.

« Quelle blague ! » dit le Griffon, à moitié pour lui-même et à moitié pour Alice.

« C’est quoi, la blague ?

– Eh bien, *elle* », dit le Griffon. « Tout ça, c’est son imagination : z’exécutent jamais personne, tu sais. Viens donc ! »

« Tout le monde me dit *viens donc !* ici », pense Alice, en le suivant lentement. « On ne m’a jamais donné autant d’ordres dans tout ma vie, jamais ! »

Ils n’ont pas besoin d’aller très loin pour voir la Tortue d’Imitation, assise triste et solitaire sur un petit rebord rocheux, et en approchant Alice l’entend soupirer comme si son cœur allait se briser. Elle la plaint sincèrement. Elle demande au Griffon ce que la Tortue a comme souci, et il répond avec les mêmes mots qu’avant ou presque.

« Tout ça, c’est son imagination : elle n’a aucun souci, tu sais. Viens donc ! »

---

<sup>1</sup> *Mock Turtle Soup*. La soupe de tortue était très bonne, mais très chère. On vendait donc une fausse soupe de tortue à base de veau, ce qui explique que la tortue de l’image ait des pieds et une tête de veau. Lewis Carroll fait comme si le mot *Mock*/d’Imitation s’appliquait à la tortue et non à la soupe.

Les voici devant la Tortue d'Imitation, qui les regarde avec ses grands yeux pleins de larmes, mais ne dit rien.

« Cette ptite dame-ci », dit le Griffon, « elle veut que de savoir ton histoire, c'est ça qu'elle veut.

– Je vais la lui raconter », dit la Tortue d'Imitation d'une voix profonde et creuse. « Assoyez-vous, tous les deux, et dites pas un mot avant que j'ai fini.

Ils s'assoient donc, et personne ne dit rien pendant plusieurs minutes. « Je ne vois pas comment elle pourra jamais *finir* », pense Alice, « si elle ne commence pas. » Mais elle attend patiemment.

« Autrefois », dit enfin la Tortue d'Imitation en soupirant profondément, « j'étais une vraie Tortue. »

Un très long silence succède à ces mots, entrecoupé à l'occasion par des « Hjckrrh ! » occasionnels du Griffon, et par les incessants sanglots de la Tortue d'Imitation. Alice a bien envie de se lever et de dire, « Merci, Madame, pour votre passionnante histoire », mais elle ne peut pas s'empêcher de penser qu'il *doit* y avoir une suite, donc elle reste assise sans rien dire.

« Quand nous étions petites », dit enfin la Tortue d'Imitation, plus calmement, en sanglotant encore un peu de temps en temps, nous allions à l'école dans la mer. La maîtresse était une vieille Tortue – nous l'appelions Lézard...

– Pourquoi l'appeliez-vous Lézard, si c'en était pas un ?

– Parce qu'elle nous enseignait les arts<sup>1</sup> », dit la Tortue d'Imitation rageusement. « T'es bête, ou quoi ?

– Tu devrais avoir honte de poser une question aussi stupide », ajoute le Griffon.

Ils restent assis à dévisager la pauvre Alice en silence, et elle se sent prête à disparaître sous terre. À la fin, le Griffon dit à la Tortue d'Imitation :

« Allez, ma vieille, continue ! On va pas y passer la journée ! »

Elle poursuit ainsi :

« Oui, nous allions à l'école dans la mer, même si tu pourrais ne pas le croire...

– Je n'ai jamais dit que j'y croyais pas ! » l'interrompt Alice.

« Si, tu l'as dit », déclare la Tortue d'Imitation.

---

<sup>1</sup> Le jeu de mots est plus subtil en anglais. La vieille tortue (*Turtle*) était appelée *Tortoise*, une variété de tortue. Pourquoi ? Parce qu'elle nous enseignait (*taught us*, qui se prononce à peu près comme *tortoise*).

« Tais-toi ! » ajoute le Griffon avant qu’Alice puisse replacer un mot.

La Tortue d’Imitation continue.

« Nous recevions la meilleure éducation – en fait nous allions à l’école tous les jours –

– J’ai *aussi* été à l’école tous les jours », dit Alice. « Il n’y a pas de quoi fanfaronner.

– Avec des matières facultatives ? » demande la Tortue d’Imitation, assez nerveusement.

« Oui. Nous apprenions le français et la musique.

– Et la lessive ? » demande la Tortue d’Imitation.

« Certainement pas ! » dit Alice, indignée.

– Ah ! Dans ce cas ton école n’était pas très bonne, dit la Tortue d’Imitation, paraissant très soulagée. Tu vois, à la *nôtre*, ils avaient, à la fin de la facture, *Français, musique, et lessive – facultatifs*.

– Vous ne pouviez pas en avoir tellement besoin, au fond de la mer.

– Je n’avais pas les moyens de le payer », dit en soupirant la Tortue d’Imitation. « Je ne prenais que les matières ordinaires.

– C’était quoi ?

– Pour commencer, évidemment, Tituber et se Tortiller<sup>1</sup>. Et puis les différents branches de l’Arithmétique : Ambition, Distraction, Laidification et Dérision.

– Je n’ai jamais entendu parler de *Laidification*. Qu’est-ce que c’est ? »

Le Griffon est tellement étonné qu’il lève ses deux pattes.

« Jamais entendu parler de laidifier ! » s’exclame-t-il. « Tu sais ce signifie embellir, je suppose ?

– Oui, dit Alice en hésitant. Ça veut dire : rendre – n’importe quoi – plus beau.

– Eh bien, si tu ne sais pas ce que signifie laidifier, tu *es* une nouille. »

Cela n’encourage pas Alice à poser plus de questions sur ce sujet. Elle se tourne donc vers la Tortue d’Imitation, et lui demande :

« Vous appreniez quoi d’autre ?

---

<sup>1</sup> Elle dit qu’elle apprenait *Reeling and Writhing*, ce qui sonne à peu près comme *reading and writing* (lire et écrire), mais signifie tituber et se tortiller. Pour l’arithmétique, les mots *Ambition, Distraction* et *Derision*, pour addition, soustraction et division, sont les mêmes en anglais et en français. Mais *Uglification* ressemble un peu plus à multiplication que Laidification.

– Voyons, il y avait le Mystère », répond la Tortue d’Imitation en comptant les matières sur ses nageoires. « Le Mystère ancien et moderne, avec la Mérographie. Puis un vieux congre venait une fois par semaine nous apprendre à Zézayer, à nous Étirer et à nous Évanouir en Spirale<sup>1</sup>.

– À quoi ça ressemblait ?

– Ah, je ne peux pas te le montrer moi-même », dit la Tortue d’Imitation. « Je suis trop raide. Et le Griffon ne l’a jamais appris.

– Pas eu le temps », dit le Griffon. « J’étudiais auprès du professeur de Lettres Classiques. C’était un vieux crabe, oui, un vieux crabe.

– Je n’ai jamais suivi ses cours », dit la Tortue d’Imitation en soupirant. « Il enseignait le Rire et le Chagrin<sup>2</sup> », à ce qu’on disait.

« C’est ce qu’il faisait, ce qu’il faisait », dit le Griffon, soupirant à son tour.

Les deux créatures, émues par ces souvenirs, se cachent le visage derrière leurs pattes.

« Et combien d’heures de cours aviez-vous par jour ? » demande Alice, pressée de changer de sujet.

« Dix heures le premier jour, dit la Tortue d’Imitation, neuf le deuxième jour, et ainsi de suite.

– Quel étrange système ! » s’exclame Alice.

« C’est pour ça qu’on les appelle des cours », remarque le Griffon. « Chaque jour, c’est plus court. »

Cette idée est nouvelle pour Alice. Elle y réfléchit un peu avant de reprendre la parole.

« Alors le onzième jour, vous aviez congé ?

– Bien sûr », répond la Tortue d’Imitation.

« Et comment faisiez-vous le douzième jour ? » dit vivement Alice.

Elle est impatiente de le savoir, mais le Griffon l’interrompt d’une voix très décidée.

« Ça suffit, les cours. Parle-lui des jeux, maintenant. »

---

<sup>1</sup> *Mystery et Seaography pour History et Geography* – histoire (ancienne et moderne) et géographie. *Drawling, Stretching and Fainting in Coils* pour *Drawing, Sketching and Painting in Oils* – dessiner, esquisser et peindre à l’huile.

<sup>2</sup> *Laughing and Grief* pour *Latin and Greek*.

## 10 Le Quadrille des Homards<sup>1</sup>

La Tortue d'Imitation soupire profondément et se passe une nageoire devant les yeux. Elle regarde Alice et tente de parler, mais les sanglots l'étouffent pendant une minute ou deux.

« Comme si elle avait un os dans la gorge », dit le Griffon.

Il se met à la secouer et à la frapper dans le dos. À la fin, la Tortue d'Imitation retrouve la voix et, les larmes ruisselant sur ses joues, continue ainsi :

« u n'as peut-être pas beaucoup vécu dans la mer...

– Pas du tout.

– ...et on ne t'a peut-être jamais présentée à un homard... »

Alice commence à dire :

« Une fois, j'en ai goûté... »

Mais elle se reprend vite et dit :

« Non, jamais.

– ...tu ne peux donc avoir aucune idée de cette chose merveilleuse, un Quadrille de Homards !

– Non, en effet. C'est quelle sorte de danse ?

– Eh bien », dit le Griffon, « on se met sur une ligne au bord de la mer...

– Deux lignes ! » s'écrie la tortue d'Imitation. « Les phoques, les tortues, les saumons, et ainsi de suite. Puis, quand on a déblayé toutes les méduses...

– Cela prend en général un certain temps », interrompt le Griffon.

« ...on fait deux pas en avant...

– Chacun ayant un homard comme cavalier ! » s'écrie le Griffon.

« Bien sûr, dit la Tortue d'Imitation. Deux pas en avant avec son cavalier...

– ...on change de homard, on recule dans le même ordre », continue le Griffon.

« Et puis, tu sais », poursuit la Tortue d'Imitation, « on jette les...

– Les homards ! » hurle le Griffon, en sautant en l'air.

« ...aussi loin que possible dans la mer...

– On nage à leur poursuite ! » hurle le Griffon.

---

<sup>1</sup> *The Lobster Quadrille*, ce qui ressemble à *Lancer Quadrille*, le quadrille des lanciers. Peut-être Le Quadrille des Langoustes conviendrait-il mieux en français.

« On fait un saut périlleux dans la mer ! » s'écrie la Tortue d'Imitation, en gambadant joyeusement.

« On change encore de homard ! » crie le Griffon à tue-tête.

« On revient sur la rive et – c'est tout pour la première figure », dit la Tortue d'Imitation en baissant soudain la voix.

Les deux créatures, qui n'ont cessé de bondir comme des ressorts pendant tout ce temps, se rassoient tristement en silence et regardent Alice.

« Ça doit être une très jolie danse », dit Alice timidement.

« Veux-tu en voir un peu ? » dit la Tortue d'Imitation.

« J'aimerais beaucoup.

– Bon, essayons la première figure », dit la Tortue d'Imitation au Griffon. « Nous pouvons nous passer des homards, tu sais. Qui va chanter ?

– Oh, *tu* chantes », dit le Griffon. « J'ai oublié les paroles. »

Ils se mettent donc à danser solennellement tout autour d'Alice, en lui marchant sur les orteils de temps à autre quand ils passent trop près et en agitant les pattes de devant pour battre la mesure, et la Tortue d'Imitation chante ceci, très lentement et tristement :

*« Plus vit', plus vite ! » dit la Lotte à la Limace,<sup>1</sup>*

*La carpe derrière' moi me piétine et m'agace.*

*Vois comme les homards et les tortues avancent*

*Là-bas sur les galets – veux-tu v'nir dans la danse ?*

*Veux-tu oui, veux-tu non, veux-tu v'nir dans la danse ?*

*Veux-tu oui, veux-tu non, veux-tu v'nir dans la danse ?*

*C'est tellement fameux, t'a pas idée, peuchèr',*

*Quand avec les homards on nous jette à la mer ! »*

*Mais Limace répond « Trop loin, trop loin, tu penses... »,*

*Il salue Lotte, mais – veut pas v'nir dans la danse.*

---

<sup>1</sup> Le premier vers parodie le premier vers célèbre en Angleterre de *The Spider and the Fly*, une fable publiée en 1829 par Mary Howitt (1799-1888), qui a beaucoup écrit pour les enfants et traduit Andersen.

## Alice au Pays des Merveilles

*Veut pas, peut pas, veut pas, peut pas v'nir dans la danse.*

*Veut pas, peut pas, veut pas, peut pas v'nir dans la danse.*

*« C'est pas si loin » lui dit son ami écaillé.*

*« Y'a un autre pays, là de l'autre côté.*

*Tu quittes l'Angleterre et tu arrives en France.*

*N'aie pas peur, Limaçon, eh viens donc dans la danse.*

*Veux-tu oui, veux-tu non, veux-tu v'nir dans la danse ?*

*Veux-tu oui, veux-tu non, veux-tu v'nir dans la danse ? »*

Alice est bien contente que ce soit enfin fini.

« Merci », dit-elle, « c'est une danse intéressante, et j'aime vraiment cette curieuse chanson sur la lotte !

– Oh, à propos des lottes », dit le Tortue d'Imitation, « elles... Tu en a vu, bien sûr ?

– Oui, j'en ai souvent vu au déj... »

Elle se reprend aussitôt.

« J'ignore où ce Déj peut être », dit la Tortue d'Imitation. « Mais si tu en a vu si souvent, tu sais à quoi elle ressemblent, bien sûr.

– Je crois. Elles ont la queue dans la bouche, et sont couvertes de chapelure.

– Tu te trompes quant à la chapelure », dit la Tortue d'Imitation. « La chapelure serait lavée par la mer. Mais elles ont *bien* la queue dans la bouche. La raison en est que... »

À ce moment, la Tortue d'Imitation bâille et ferme les yeux.

« Explique-lui la raison et tout ça », dit-elle au Griffon.

« La raison en est », dit le Griffon, « qu'elles *voulaient* entrer dans la danse avec les homards. On les a donc jetées à la mer. Elles devaient donc tomber très loin. Elles ont donc mis leur queue en sécurité dans leur bouche. Elles ne pouvaient donc plus la retirer. C'est tout.

– Merci », dit Alice. « C'est très intéressant. Je n'ai jamais su autant de choses sur les lottes.

– Je peux t'en dire beaucoup plus que ça, si tu veux », dit le Griffon. « Sais-tu pourquoi on les appelle lottes ?

– Je me suis jamais posé la question. Pourquoi ?

– *Elles font les bottes* », répond solennellement la Griffon.

Alice est totalement ébahie, et elle répète :

« Font les bottes ? »

– Voyons, qui fabrique tes chaussures et tes bottes ? » demande le Griffon.

Elle regarde ses chaussures, et réfléchit un moment.

« C'est le cordonnier, je crois.

– Dans la mer et les rivières », continue le Griffon d'une voix grave, « les lottes font les bottes et les silures font les chaussures.

– Et avec quoi les font-ils ?

– Avec des soles et des anguilles<sup>1</sup>, bien sûr », répond le Griffon en haussant les épaules.

« N'importe quel crevette aurait pu te le dire. »

Alice pense toujours à la chanson.

« Si j'avais été la lotte », dit-elle, « j'aurais dit à la carpe *Poussez pas, enfin ! Nous ne voulons pas de vous avec nous !*

– Ils étaient obligés de l'avoir », dit la Tortue d'Imitation. « Aucun poisson raisonnable ne partirait quelque part sans une carpe. »

Alice est très étonnée.

« Non ? Vraiment ? »

– Bien sûr que non », dit la Tortue d'Imitation. « Voyons, si un poisson venait me voir, et me disait qu'il partait en voyage, je lui dirais de ne pas oublier sa carpe.

– Vous ne voulez pas dire *sa carte* ?

– Je veux dire ce que je dis », répond la Tortue d'Imitation.

Elle paraît offensée. Et le Griffon ajoute :

« Allons, raconte-nous quelques-unes de *tes* aventures.

– Je peux vous raconter mes aventures depuis ce matin », dit Alice timidement. « Mais ça ne servirait à rien de remonter à hier, parce que j'étais une personne différente hier.

– Explique-nous ça », dit la Tortue d'Imitation.

« Non, non ! Les aventures d'abord », dit le Griffon d'un ton impatient. « Les explications, c'est trop ennuyeux. »

---

<sup>1</sup> *Soles and eels*, des soles et des anguilles, est identique, à une lettre près, à *soles and heels*, des semelles et des talons.

Alors Alice se met à leur raconter ses aventures depuis le premier moment où elle a vu le Lapin Blanc. Elle est un peu nerveuse au début : les deux créatures sont si près d'elle, une de chaque côté, et ouvrent *si* grand leurs yeux et leur bouche. Mais elle prend courage peu à peu. Ses auditeurs écoutent très attentivement jusqu'au moment où elle récite *Vous êtes vieux, Père William* à la Chenille, et où les mots sortent tout différents. La Tortue d'Imitation respire alors profondément et dit :

« C'est très curieux !

– Aussi curieux que possible », dit le Griffon.

– C'est tout sorti différent ! » répète pensivement la Tortue d'Imitation. « J'aimerais bien l'entendre essayer de réciter quelque chose maintenant. Dis-lui de commencer. »

Elle regarde le Griffon comme si elle pensait qu'il exerçait une sorte d'autorité sur Alice.

« Lève-toi et récite *C'est la voix du paresseux*<sup>1</sup> », dit le Griffon.

« Ces créatures aiment vraiment donner des ordres et faire réciter les leçons ! » pense Alice. « Je pourrais aussi bien être à l'école ! » N'empêche qu'elle se lève et commence à réciter, mais sa tête est si pleine du Quadrille des Homards qu'elle sait à peine ce qu'elle dit. Et les mots qui sortent sont en effet très étranges.

*C'est la voix du Homard, je l'entends déclarer :*

*« Je suis trop cuit, mes beaux cheveux je dois sucrer. »*

*Tel un canard agitant ses paupières,*

*Du bout du nez*

*Il tourne ses boutons, ses jarretières*

*Et ses doigts d'pied.*

*Quand le sable est bien sec, il est gai comme un phoque,*

*Des poissons et même du requin il se moque ;*

*Mais quand la marée monte, que voici le requin,*

*Tremblant et gémissant, il fait moins le malin. »*

« C'est différent de ce que je récitais quand j'étais petit, dit le Griffon.

---

<sup>1</sup> Poème très moralisateur d'Isaac Watts.

– *Moi*, je ne l’ai jamais entendu », dit la Tortue d’Imitation, « mais ça paraît complètement idiot. »

Alice ne dit rien. Elle s’assoit, le visage dans les mains, se demandant si les choses redeviendront *jamais* normales.

« J’aimerais que tu me l’expliques », dit la Tortue d’Imitation.

« Elle peut pas l’expliquer », dit vivement le Griffon. « Passe donc à la deuxième strophe.

– Mais ses doigts de pied ? » insiste la Tortue d’Imitation. « Comment *peut-il* les tourner avec son nez ?

– C’est la première position de danse », dit Alice.

Mais tout cela la perturbe terriblement, et elle a envie de changer de sujet.

– Passe à la deuxième strophe, répète le Griffon. Elle commence par « *J’ai remarqué dans son jardin* ».

Alice n’ose pas désobéir, même si elle est sûre que ça va sortir de travers. Elle récite d’une voix tremblante :

*J’ai remarqué dans son jardin au bord de l’eau  
La Chouette et le Jaguar partageant un gâteau.  
Le Jaguar prend la croute et les fruits et la crème,  
Cependant que la Chouette a l’assiette, quand même.  
De plus, à la fin, c’est super,  
La Chouette empoche la cuiller,  
Tandis que le Jaguar prend fourchette et couteau  
Et dit en grondant...*

– À quoi ça *sert* de répéter tous ces machins, interrompt la Tortue d’Imitation, si tu ne les expliques pas au fur et à mesure ? C’est de loin la chose la plus incompréhensible que j’aie jamais entendue !

– Oui, je pense que tu ferais mieux d’arrêter », dit le Griffon.

Ouf ! Alice est trop contente d’obéir.

« Nous lancerons-nous dans une autre figure du Quadrille des Homards ? » demande le Griffon.  
« Ou aimerais-tu que la Tortue d'Imitation te chante une autre chanson ?

– Oh, une chanson, je vous prie, si la Tortue d'Imitation veut bien ! » répond Alice, si vivement que le Griffon semble s'en offenser.

« Hmm ! Chacun ses goûts ! Chante-lui *La Soupe à la Tortue*, veux-tu, ma vieille ? »

La Tortue d'Imitation soupire profondément et commence à chanter ceci, d'une voix étouffée par les sanglots :

*Belle Soupe, si riche et verte,  
Dans la chaude soupière offerte !  
Joyau, qui ne voudrait t'avoir ?  
Belle soupe, soupe du soir !  
Belle soupe, soupe du soir !  
Bè—elle Sou—oupe !  
Bè—elle Sou—oupe !  
Sou—oupe du soir !  
Belle, belle Soupe !*

*Ô Soupe, qui veut du poulet,  
Du poisson, ou bien du gibier ?  
Qui ne renoncerait à tout p  
our une cuillerée de Soup' ?  
Pour une cuillerée de Soupe ?  
Bè—elle Sou—oupe !  
Bè—elle Sou—oupe !  
Sou—oupe du soir !  
Belle, belle SOUPE !*

– Reprends le refrain ! » crie le Griffon.

La Tortue d'Imitation s'y met, quand on entend un cri au loin.

« Le procès commence !

– Viens vite ! » crie le Griffon.

Il prend Alice par la main et l’emmène aussitôt en courant, sans attendre la fin de la chanson.

« C’est quel procès ? » demande Alice, haletante.

« Viens donc ! se contente de répondre le Griffon.

Il court de plus en plus vite, tandis que le vent leur apporte, de plus en plus évanescents, les mots mélancoliques :

*Sou—oupe du soir !*

*Belle, belle Soupe !*

## 11 Qui a volé les tartes ?

Le Roi et la Reine de Cœur sont assis sur leur trône quand ils arrivent. Une grande foule les entoure – toutes sortes de petits oiseaux et animaux, ainsi que tout le paquet de cartes. Le Valet est debout devant eux, enchaîné, avec un soldat de chaque côté pour le garder. Et près du Roi se tient le Lapin Blanc, une trompette dans une main et un rouleau de parchemin dans l’autre. Au beau milieu de la salle il y a une table, avec un grand plat de tartes dessus. Elles paraissent si bonnes qu’Alice a l’eau à la bouche en les regardant. « Vivement qu’ils finissent le procès et les distribuent ! » pense-t-elle. Mais elle a peu d’espoir que cela se produise, et se met donc à regarder autour d’elle pour passer le temps.

Alice n’est jamais entrée dans un tribunal, mais elle a lu des descriptions dans des livres. Elle est bien contente de constater qu’elle connaît les noms de presque tout ce qu’elle voit. « Ça, c’est le juge », se dit-elle, « à cause de sa grande perruque. »

Le juge, c’est le Roi, au fait. Et comme il porte sa couronne sur la perruque (regardez la page de garde si vous voulez savoir comment il y arrive), il n’a pas du tout l’air à l’aise, et d’ailleurs cela ne lui va pas, c’est certain.

« Et là, c’est la tribune du jury », pense Alice, « et ces douze créatures », (elle est obligée de dire créatures, voyez-vous, parce que certains sont des animaux et certains des oiseaux), « je

suppose que c'est le jury. » Elle se répète ce dernier mot deux ou trois fois, assez fière d'elle-même, car elle pense, avec raison, que peu de filles de son âge connaissent ce mot.

Les douze jurés sont tous en train d'écrire avec le plus grand zèle sur des ardoises.

– Que font-ils ? » chuchote Alice au Griffon. « Ils ne peuvent pas avoir quelque chose à écrire avant le commencement du procès.

– Ils notent leur nom », chuchote le Griffon, « de peur de l'oublier avant la fin du procès.

– Vraiment stupide ! » dit Alice à voix haute, d'un ton indigné.

« Silence dans le tribunal ! » s'écrie le Lapin Blanc.

Elle se tait aussitôt. Le Roi met ses lunettes et jette un regard inquiet à la ronde, à la recherche du perturbateur.

Alice peut voir, aussi bien que si elle regardait par-dessus leurs épaules, que tous les jurés écrivent *Vraiment stupide !* sur leurs ardoises, et elle arrive même à deviner que l'un d'eux ne sait pas comment épeler *stupide*, et qu'il doit demander à son voisin. « S'ils continuent, ça donnera un beau cafouillis sur leurs ardoises avant la fin du procès ! » pense Alice.

L'un des jurés a une craie qui crisse. Alice trouve cela *insupportable*, évidemment. Elle fait le tour de la salle et se glisse derrière lui, puis trouve bientôt l'occasion de lui prendre sa craie. Elle le fait si vite que le pauvre petit juré (c'est Louis, le Lézard) ne comprend pas du tout où elle a pu disparaître. Après l'avoir cherchée partout, il est donc obligé d'écrire avec son doigt le reste de la journée. Ce n'est pas d'une grande utilité, puisque cela ne laisse aucune trace sur l'ardoise.

« Héraut, lisez l'acte d'accusation ! » dit le Roi.

Là-dessus, le Lapin Blanc souffle trois fois dans sa trompette, puis déroule le parchemin et lit ce qui suit :

*La Reine de Cœur a fait quelques tartes*

*Par un beau jour d'été.*

*La Valet de Cœur a volé ces tartes,*

*Et puis il a filé !*

« Quel est votre verdict ? » demande le Roi au jury.

« Pas encore, pas encore ! » interrompt le Lapin. « Il y a un tas de choses à voir avant d'y arriver !

– Appelez le premier témoin », dit le Roi.

Le Lapin Blanc souffle trois fois dans sa trompette et appelle :

« Premier témoin ! »

C'est le Chapelier. Il entre avec une tasse de thé dans une main et une tartine de pain beurré dans l'autre.

« 'Scusez-moi, vot' Majesté, d'apporter ça, mais j'avais pas vraiment fini mon thé quand on m'a convoqué.

– Vous auriez dû l'avoir fini », dit le Roi. « Quand avez-vous commencé ? »

Le Chapelier regarde le Lièvre de Mars, qui le suit avec le Loir, bras-dessus bras-dessous.

« Le quatorze mars, je *crois* que c'était », dit-il.

« Le quinze », dit le Lièvre de Mars.

« Le seize », dit le Loir.

« Écrivez tout ça », dit le Roi au jury.

Les jurés écrivent aussitôt les trois dates, puis les additionnent et convertissent la réponse en livres et en shillings.

« Ôtez votre chapeau », dit le Roi au Chapelier.

« C'est pas le mien », dit le Chapelier.

« *Volé !* » s'exclame le Roi.

Il se tourne vers les jurés, qui notent immédiatement l'information.

« Je les garde pour les vendre », ajoute le Chapelier en guise d'explication. « J'en ai aucun à moi. Je suis chapelier. »

La Reine met ses lunettes et dévisage le Chapelier, qui pâlit et se tortille.

« Faites votre déposition », dit le Roi, « et calmez-vous, sinon on vous exécute sur-le-champ.

On dirait que cela n'encourage pas du tout le témoin. Il se dandine d'un pied sur l'autre, il regarde la Reine d'un air gêné, et dans son trouble il mord un grand morceau de sa tasse au lieu de la tartine.

Juste à ce moment, Alice éprouve une sensation très curieuse, qui la rend perplexe jusqu'au moment où elle comprend ce que c'est : elle recommence à grandir. Elle se dit d'abord qu'elle n'a

qu'à se lever et quitter le tribunal, mais après réflexion elle décide de rester où elle est tant qu'il y a assez de place pour elle.

« J'aimerais mieux que tu me serres pas autant », se plaint Le Loir, qui est assis à côté d'elle.  
« Je peux à peine respirer.

– Je n'y peux rien », dit humblement Alice. « Je suis en train de grandir.

– T'as pas le droit de grandir *ici*.

– Raconte pas de bêtises », dit-elle plus bravement. « Toi aussi tu grandis, tu sais.

– Oui, mais je grandis à une allure raisonnable, pas de cette façon ridicule. »

Il se lève en boudant et va s'asseoir de l'autre côté du tribunal.

Pendant tout ce temps, le Reine n'a cessé de dévisager le Chapelier, et au moment où le Loir traverse le tribunal, elle dit à l'un des officiers de justice :

« Apportez-moi la liste des chanteurs au dernier concert ! »

Là-dessus, le pauvre Chapelier se met à trembler tellement que ses deux pieds sortent de ses chaussures.

« Faites votre déposition, répète furieusement le Roi, ou j'ordonne votre exécution, que vous soyez nerveux ou pas.

– Je suis un pauvre homme, votre Majesté », bredouille le Chapelier, « et je n'avais pas commencé mon thé – pas depuis plus d'une semaine environ – et avec le pain beurré qui devient de plus en plus mince – et le tremblement du thé ...

– Le tremblement du *quoi* ? » demande le Roi.

« Ça a *commencé* par le thé », répond le Chapelier.

« Bien sûr que tremblement *commence* par un T », dit sèchement le Roi. « vous me prenez pour un âne ? Continuez !

– Je suis un pauvre homme, et presque toutes les choses ont tremblé après ça – seulement le Lièvre de Mars a dit...

– Je l'ai pas dit ! » l'interrompt vivement le Lièvre de Mars.

« Tu l'as dit !

– Je le nie ! » dit le Lièvre de Mars.

– Il le nie », dit le Roi. « Ne le notez pas.

– En tout cas, le Loir a dit... »

Le Chapelier jette un coup d'œil inquiet pour voir s'il va aussi le nier, mais le Loir ne nie rien, car il est profondément endormi.

« Après ça », continue le Chapelier, « j'ai coupé encore quelques tartines... »

– Mais le Loir, qu'est-ce qu'il a dit ? » demande l'un des jurés.

« Ça, je m'en rappelle pas », dit le Chapelier.

« Vous *devez* vous en rappeler », dit le Roi, « ou j'ordonne votre exécution. »

Le malheureux Chapelier laisse tomber sa tasse et sa tartine, et met un genou en terre.

« Je suis un pauvre homme, votre Majesté », commence-t-il.

« Vous êtes un bien pauvre *orateur* », dit le Roi.

L'un des cochons d'Inde applaudit ces mots, et les officiers de justice l'étouffent aussitôt. (Comme c'est un mot assez difficile, je vais vous expliquer comment ils le font. Ils ont un grand sac de toile fermé par une corde dans lequel ils glissent le cochon d'Inde la tête la première, puis ils s'assoient dessus.)

« Je suis contente d'avoir vu ça », pense Alice. « J'ai souvent lu dans les journaux, dans un compte-rendu de procès, *une tentative d'applaudissement a été aussitôt étouffée par les officiers de justice*, et je n'avais jamais compris ce que ça voulait dire jusqu'à maintenant. »

« Si c'est tout ce que vous en savez, vous pouvez descendre », poursuit le Roi.

« Je peux pas aller plus bas », dit le Chapelier. « Je suis par terre, tel que c'est. »

– Alors vous pouvez vous *asseoir* », réplique le Roi.

L'autre cocon d'Inde acclame ces mots, et on l'étouffe.

« Bon, nous voilà débarrassés des cochons d'Inde ! » pense Alice. « Ça ira mieux, maintenant. »

Le Chapelier observe avec inquiétude la Reine, qui est en train de lire la liste des chanteurs.

« J'aimerais mieux finir mon thé », dit-il.

« Vous pouvez partir », dit le Roi.

Le Chapelier quitte le tribunal en vitesse, sans même prendre le temps de remettre ses chaussures.

– ... et vous n'avez qu'à lui couper la tête dehors », ajoute la Reine à l'un des officiers.

Mais le Chapelier s'éclipse avant que l'officier arrive à la porte.

« Appelez le témoin suivant ! » dit le Roi.

Alice devine qui est le témoin suivant avant même son apparition, à la manière dont les gens près de la porte commencent à éternuer tous ensemble : c'est la cuisinière de la Duchesse, qui entre en tenant sa poivrière à la main.

« Faites votre déposition », dit le Roi.

« Veux pas », dit la cuisinière.

Le Roi lance un regard inquiet au Lapin Blanc, qui dit à voix basse :

« Votre Majesté doit interroger *ce* témoin.

– Bon, si je dois, je dois », dit le Roi d'un air mélancolique.

Il se croise les bras, fronce tellement les sourcils à l'intention de la cuisinière que l'on ne voit presque plus ses yeux, puis dit d'une voix grave :

« De quoi sont faites les tartes ?

– De poivre, surtout », dit la cuisinière.

« De mélasse », dit une voix endormie derrière elle.

« Empoignez ce Loir ! » hurle la Reine. « Décapitez ce Loir ! Chassez ce Loir du tribunal ! Étouffez-le ! Pincez-le ! Hop ses moustaches ! »

Pendant quelques minutes, l'expulsion du Loir provoque un grand désordre dans le tribunal, et quand l'ordre revient, la cuisinière a disparu.

« Aucune importance ! » dit le Roi, paraissant très soulagé. « Appelez le prochain témoin. »

S'adressant discrètement à la Reine, il ajoute :

– Vraiment, ma chère, il faut que *vous* interrogiez le prochain témoin. Cela me donne un tel mal de tête !

Alice regarde le Lapin Blanc, qui cherche en tâtonnant dans ses papiers. Elle est très curieuse de découvrir le prochain témoin, « car ils n'ont pas encore beaucoup d'indices, quand même », se dit-elle. Imaginez sa stupéfaction quand le Lapin Blanc crie, de sa petite voix stridente, le nom *Alice !*

## 12 La déposition d'Alice

« Présente ! » dit Alice.

Dans la confusion du moment, elle oublie combien elle a grandi depuis quelques minutes, et elle se lève si brusquement qu'elle renverse la tribune du jury avec le bord de sa jupe. Les jurés

tombent sur la tête des gens en-dessous, et restent étalés là, lui rappelant un bocal de poissons rouges qu'elle a renversé la semaine précédente.

« Oh, je vous demande pardon ! » dit-elle d'un ton consterné.

Elle se met à les ramasser aussi vite que possible, car elle ne peut chasser de sa tête l'accident des poissons rouges, et elle a vaguement l'idée qu'il faut les rassembler et les remettre dans la tribune tout de suite, sinon ils vont mourir.

« Le procès ne peut se poursuivre », dit le Roi de sa voix grave, « tant que tous les jurés n'ont pas regagné leur place exacte. »

Il fixe Alice des yeux et répète solennellement :

« *Tous.* »

Alice regarde la tribune du jury et remarque que, dans sa hâte, elle a rangé le Léopard la tête en bas, et que la pauvre petite chose est coincée et agite tristement sa queue. Elle le sort aussitôt et le remet à l'endroit. « Ça ne change pas grand-chose », se dit-elle. « Je crois que son utilité dans le procès serait la même dans un sens ou dans l'autre. »

Dès que les jurés se sont un peu remis du choc d'avoir été renversés, et que l'on a retrouvé leurs ardoises et leurs craies, ils s'empressent de se mettre au travail pour écrire l'histoire de l'accident – tous sauf le Léopard, qui semble trop perturbé pour faire autre chose que de rester assis la bouche ouverte, à regarder le plafond du tribunal.

« Que savez-vous de cette affaire ? » demande le Roi à Alice.

« Rien », répond Alice.

« Rien *du tout* ? » insiste le Roi.

« Rien du tout.

– C'est essentiel », dit le Roi en se tournant vers les jurés.

Ils commencent à l'écrire sur leurs ardoises quand le Lapin Blanc intervient d'un ton très respectueux, mais en fronçant les sourcils et en adressant des grimaces au Roi.

« Votre Majesté veut dire *inessentiel* », bien sûr.

« *Inessentiel*, bien sûr, c'est ce que je voulais dire. »

Mais il murmure pour lui-même, « essentiel – inessentiel – essentiel – inessentiel... » comme s'il essayait de trouver lequel sonne le mieux.

Certains jurés écrivent *essentiel* et d'autres *inessentiel*. Alice peut le voir parce qu'elle est assez près pour lire leurs ardoises. « Bah, ça ne fait aucune différence » pense-t-elle.

Le Roi, après avoir pris des notes pendant un moment dans son carnet, crie « Silence ! » et lit à haute voix une chose écrite dedans.

« Règle Quarante-deux. *Toute personne dont la taille dépasse un kilomètre doit quitter le tribunal.* »

Tout le monde regarde Alice.

« *Moi ?* Je ne mesure pas un kilomètre de haut », dit Alice.

« *Toi* », dit le Roi.

« Presque deux kilomètres, » dit la Reine.

« Bon, je ne m'en vais pas, de toute façon », dit Alice. « En plus, c'est pas une vraie règle : vous venez de l'inventer.

– C'est la plus vieille règle du livre », dit le Roi.

« Alors ça devrait être la règle Numéro Un. »

Le Roi pâlit, et ferme vivement son carnet.

« Préparez votre verdict », dit-il au jury d'une voix mal assurée.

Le Lapin Blanc se lève d'un bond.

« Il y a de nouveaux indices, plaise à votre Majesté. On vient de ramasser ce papier.

– Que dit-il ? » demande la Reine.

« Je ne l'ai pas encore ouvert, dit le Lapin Blanc, mais on dirait que c'est une lettre, écrite par le prisonnier à – à quelqu'un.

« C'est sans doute le cas », dit le Roi, « à moins qu'elle n'ait été écrite à personne, ce qui n'est pas habituel, vous savez.

– À qui est-elle adressée ? » demande un des jurés.

« Elle ne porte pas d'adresse », dit le Lapin Blanc. « En fait, il n'y a rien d'écrit à *l'extérieur*. »

Il déplie le papier en parlant, et ajoute :

« Ce n'est pas une lettre, après tout, mais une série de vers.

– Sont-ils de la main du prisonnier ? » demande un autre juré.

« Non, répond le Lapin Blanc, et c'est ce qu'il y a de plus bizarre. »

(Les jurés paraissent tous perplexes.)

« Il a dû imiter l'écriture de quelqu'un d'autre », dit le Roi.

(Les jurés sont soulagés.)

« S'il vous plaît, votre Majesté », dit le Valet, « je l'ai pas écrit, et ils peuvent pas prouver que je l'ai fait. Y'a pas de signature à la fin.

– Si vous ne l'avez pas signé », dit le Roi, « c'est encore pire. Vous *devez* avoir eu des intentions sournoises, sinon vous auriez signé votre nom, comme un honnête homme. »

Tout le monde applaudit. C'est la première chose vraiment intelligente que le Roi ait dite aujourd'hui.

« Cela *prouve* sa culpabilité, évidemment », dit la Reine. « Donc, hop sa...

– Ça ne prouve rien de tel », dit Alice. « Enfin, vous ne savez même pas ce que disent les vers !

– Lisez-les, dit le Roi.

Le Lapin Blanc met ses lunettes.

« Où vais-je commencer, plaise à votre Majesté ?

– Commencez au début », dit gravement le Roi, « puis continuez jusqu'à la fin ; et là, arrêtez-vous. »

Un silence de mort s'installe dans le tribunal, tandis que le Lapin Blanc lit ces vers :

*Ils m'ont dit que vous l'avez vue  
Et qu'à lui m'avez mentionné.  
Elle a dit que je l'ai émue  
Mais que je ne sais pas nager.*

*Il dit que j'y suis pour l'instant  
(Nous savons que c'est pas d'la blague).  
Si elle insistait maintenant,  
Votre avenir serait bien vague !*

*Une pour elle et deux pour lui,  
Et nous ? Trois ou plus pour la route.  
Elles étaient miennes jusqu'ici,*

*Mais il vous les a rendues toutes.*

*Si elle ou bien moi par hasard  
Étions impliqués dans l'affaire,  
Ne les libérez pas trop tard,  
Car la liberté nous est chère.*

*Je crois que vous avez été  
(Avant sa période morose)  
Un obstacle qui s'est glissé  
Entre lui, et nous, et la chose.*

*Cachez-lui donc à tout jamais  
Qu'à la folie elle les aime,  
Car les gardiens de ce secret  
Sont seulement vous et moi-même.*

« C'est l'indice le plus important que nous ayons trouvé », dit le Roi en se frottant les mains.  
« Il est donc temps que les jurés...

– Si l'un d'eux peut l'expliquer », dit Alice (elle a tellement grandi depuis quelques minutes qu'elle n'a pas du tout peur de l'interrompre), « je lui donnerai six pence. *Je* ne crois pas que ça contienne un atome de sens. »

Les jurés écrivent tous sur leur ardoise « *Elle* ne croit pas que ça contienne un atome de sens », mais aucun d'entre eux ne tente d'expliquer les vers.

« Si cela n'a pas de sens », dit le Roi, « cela nous évite un tas d'ennuis, vous savez, car nous n'avons pas besoin d'en chercher un. Pourtant, je ne sais pas... »

Il étale les vers sur son genou, et les examine d'un œil.

« ...Ils me semblent avoir un peu de sens, après tout. – *que je ne sais pas nager* – Vous ne savez pas nager, hein ? » ajoute-t-il en se tournant vers le Valet.

Le Valet secoue la tête tristement.

## Alice au Pays des Merveilles

« Est-ce que j'en ai l'air ? » demande-t-il.

(Il n'en a certainement *pas* l'air, étant fait entièrement de carton.)

– Jusqu'ici, tout va bien, dit le Roi.

Il continue à se marmonner les vers à lui-même.

« *Nous savons que c'est pas d'la blague* – C'est le jury, évidemment. – *Si elle insistait maintenant* – Cela doit être la Reine. – *Votre avenir serait bien vague* – Certainement ! – « *Une pour elle et deux pour lui* » Voyons, cela doit être ce qu'il a fait des tartes, vous savez...

– Oui, mais ensuite, dit Alice, « *il vous les a rendues toutes.*

– Eh bien, les voici ! » dit le Roi triomphalement, en montrant les tartes sur la table. Rien ne peut être plus clair que *cela*. Il y a encore *avant sa période morose* – Vous n'avez jamais été *morose*, ma chère, je pense ? » dit-il à la Reine.

« Jamais ! » dit la Reine, furieusement, en jetant un encrier à la tête du Léopard.

(Le malheureux petit Louis a cessé d'écrire sur son ardoise avec un doigt, puisque cela ne laissait pas de trace. Il s'y remet aussitôt, en utilisant l'encre qui dégouline sur son visage, tant qu'il y en a.)

« Alors ces *mots roses* ne vous concernent pas », dit le Roi.

Il adresse un sourire circulaire au tribunal. Un silence de mort l'accueille.

« C'est un jeu de mots ! » ajoute-t-il

Tout le monde rit.

– Que le jury prépare son verdict », dit le Roi, pour la vingtième fois au moins de la journée.

« Non, non ! » dit la Reine. « La peine d'abord, le verdict ensuite.

– Fadaïses et balivernes ! » dit Alice bruyamment. « Quelle idée de mettre la peine en premier !

– Tais-toi ! » dit la Reine, devenant toute rouge.

« Non ! dit Alice

« Hop sa tête ! » hurle la Reine le plus fort possible.

Personne ne bouge. À ce moment, Alice a retrouvé toute sa taille.

« Qui a peur de *vous* ? » dit-elle. « Vous n'êtes qu'un jeu de cartes ! »

Là-dessus, toutes les cartes s'envolent et lui retombent dessus. Elle pousse un petit cri, moitié de frayeur et moitié de colère, et essaie de les écarter, mais elle se retrouve couchée au bord de

l'eau, la tête sur les genoux de sa sœur – qui enlève doucement quelques feuilles mortes qui sont tombées des arbres sur son visage.

« Réveille-toi, Alice ma chérie ! » dit sa sœur. « Eh bien, comme tu as dormi longtemps !

– Oh, j'ai fait un rêve si curieux ! » dit Alice.

Et elle raconte à sa sœur, autant qu'elle s'en souviene, toutes ces étranges aventures que vous venez de lire. À la fin, sa sœur l'embrasse et dit :

« C'était un curieux rêve, ma chérie, certainement. Mais maintenant rentre vite prendre ton thé. Il se fait tard. »

Alice se lève donc et s'en va en courant, tout en se disant que c'était un rêve vraiment peu ordinaire.

Mais sa sœur reste assise, la tête appuyée sur la main, regardant le soleil qui se couche et songeant à la petite Alice et à ses merveilleuses aventures, jusqu'au moment où elle se met à rêver elle aussi d'une certaine manière, et voici son rêve :

D'abord, elle rêve à la petite Alice elle-même : ses menottes sont croisées sur son genou, son regard vif la fixe intensément – elle peut entendre le ton même de sa voix, et voir cette étrange petite secousse de sa tête pour retenir les cheveux rebelles qui veulent toujours tomber dans ses yeux – et alors qu'elle l'écoute, ou semble l'écouter, les créatures bizarres du rêve de sa sœur se mettent à vivre tout autour d'elle.

Elle entend le bruissement des longues herbes écartées par la course précipitée du Lapin Blanc – les éclaboussures de la Souris effrayée dans la mare voisine – le cliquetis des tasses pendant que le Lièvre de Mars et ses amis partagent leur interminable repas – la voix stridente de la Reine ordonnant l'exécution de ses malheureux hôtes – les éternuements du porcelet sur les genoux de la Duchesse, cependant que les assiettes et les plats se brisent tout autour – les cris du griffon – le crissement de la craie du Léopard – l'étouffement des cochons d'Inde supprimés – les sanglots lointains de la malheureuse Tortue d'Imitation.

Assise ainsi les yeux fermés, elle se croit à moitié au Pays des Merveilles, tout en sachant que si elle les ouvrait elle retrouverait la banale réalité – l'herbe frissonne simplement au vent – la mare clapote quand les roseaux dansent – les tasses et leur cliquetis deviennent les clochettes sonnantes des moutons – la voix stridente de la Reine celle du petit berger – et l'éternuement du porcelet, le cri du Griffon et les autres bruits bizarres viennent (elle le sait) de la cour de ferme –

tandis que les meuglements du bétail au loin remplacent les lourds sanglots de la Tortue d'Imitation.

Enfin elle imagine qu'un jour cette même petite sœur deviendra une femme adulte – qu'elle conservera, en avançant dans la vie, le cœur pur et aimant de son enfance – qu'elle assemblera autour d'elle ses propres jeunes enfants et qu'elle fera briller *leurs* yeux en leur racontant de belles histoires, peut-être même le rêve du Pays des Merveilles d'il y a longtemps – qu'elle partagera leurs simples chagrins et leurs simples joies, en se rappelant sa propre enfance et les jours heureux de l'été.